

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

PARIS.

Dixième article.

Toute la population se répandait dans les rues et courait en tumulte vers le lieu de l'illumination. M. le prévôt avait ordonné de laisser les issues libres, afin que les habitants des divers quartiers de la ville pussent communiquer ensemble, et jouir pleinement du spectacle qu'on leur donnait. Depuis la victoire de Mont-Cassel, qui datait de 1328, le Grand-Châtelet n'avait pas publié une semblable ordonnance de police.

A cette époque, Paris était renfermé dans trois enceintes qui le divisaient inégalement et formaient la *Cité de César*, la *ville de l'empereur Julien* et la *ville de Philippe-Auguste*. Dès que la cloche de Notre-Dame sonnait le couvre-feu, les portes des clôtures et des tours étaient

fermées et gardées de telle manière, que la partie de la ville qui de nos jours s'étend du pont d'Arcole au pont au Change, et de la rue Saint-Thomas du Louvre à la rue des Noyers, se trouvait entièrement séparée du second plan qui occupait le terrain compris entre le pont des Arts et le pont Marie, la rue Grenier-Saint-Lazare au nord, et la rue Sainte-Hyacinthe au midi. Cette seconde enceinte continuait à ouvrir sur la campagne par huit grandes portes; elle était flanquée de quatre tours qui défendaient l'entrée de la rivière contre les pirateries des Anglais. Ce système de fortifications se reliait par de longues chaînes à une bastille élevée à la pointe de l'île Saint-Louis; de l'autre côté la tour Windal, située sur le bord de la rivière, touchait à la clôture extérieure et au mur de l'une des basses-cours du Louvre, vaste et lourde construction qui formait un parallélogramme de murailles et de créneaux que dépassait le sommet de la *Tour-Neuve*. Les grands fiefs du royaume relevaient de cette tour; c'était aussi la prison d'État: Ferrand de Portugal, aïeul de Max, y avait été enchaîné après la bataille de Bouvines; Guy, comte de Flandre, y avait été amené avec sa famille, l'an 1299, pour avoir pris les armes contre Philippe le Bel; Enguerand de Marigny y avait passé quelques jours, avant d'être conduit au Temple,

puis à Vincennes, et de là au gibet de Montfaucon ; enfin , l'an 1322, Charles le Bel y avait fait renfermer le père de Jehanne, comtesse de Montfort.

Quand les portes des clôtures, des bastilles et des châteaux forts étaient closes, on doublait les vigies sur les tours ; les gens du guet, du sous-guet, du contre-guet et de l'arrière-guet parcouraient les rues ; nul habitant ne pouvait sortir de son logis sans être arrêté ; aussi disait-on que tous les soirs, à six heures en hiver et à neuf heures en été, M. le prévot mettait régulièrement Paris sous clef.

Le peuple avait donc un double sujet de fête : il était vainqueur dans sa foi et libre dans sa volonté, pourvu qu'elle fût réglée sur les défenses que publiaient dans les carrefours les sergents du Châtelet, montés sur de grands chevaux et précédés de gros-varlets, qui portaient des torches enflammées et sonnaient de la trompe. Le bruit discordant des cloches et des instruments en cuivre ; les écoliers de l'université, armés de lances à feu, courant par bandes à l'encontre les uns des autres, et criant à tue tête : *Honoranda Gallopum natio!!! Fidelissima Picardorum natio!!! Veneranda Normanorum natio!!! Constantissima Germanorum natio!!!*⁽¹⁾ Les exclamations de *Vive le roi ! Vive la chrétienté !* qui s'élevaient spontanément et roulaient dans l'étendue comme un orage lointain ; le mugissement des flots d'hommes, de femmes et d'enfants, qui se précipitaient dans tous les sens ; ce mouvement impétueux et désordonné de courants contraires, qui affluaient et se brisaient à chaque carrefour, puis s'épandaient à larges vagues par les issues qui menaient aux bords de la Seine ; ce mélange de voix confuses, qui éclataient en

longues acclamations de peuple, passaient rapides et ondoyantes ; la bizarrerie de ces différentes scènes faisait de Paris une espèce de pandémonium.

La police du Châtelet, voulant prévenir les accidents de la foule, avait eu soin de faire élever, sur différents points, des théâtres composés de planches horizontalement placées en carré sur des tonneaux. La cohue qui débouchait des rues étroites et tortueuses de la Cité se rencontrait, en sortant du pont au Change et du pont aux Colombes, avec la multitude que formaient les habitants de la prévôté ; là, chacun suivait à son gré l'une des indications que les crieurs-jurés de l'évêché et du Châtelet donnaient du haut des croisées de la maison du péage.

A cette époque, les juridictions épiscopale et prévôtale étaient fort bien ensemble et faisaient une guerre ouverte à l'université ; la prévôté cherchait à s'affranchir de l'hommage-lige qu'elle devait au recteur ; l'évêché soutenait contre l'Université un procès en jouissance de certains droits féodaux qu'il réclamait sur une partie de la seigneurie du Pré-aux-Clercs, appartenant à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Les crieurs, peu courtois, débitaient aux passants des quolibets sur les doctrines universitaires. « Holà ! hé ! disait l'un ; braves gens, bourgeois à cheval ou à pied, marchands, artisans, hommes d'armes ou d'église, hommes de toute communauté, oyez, oyez ; prenez garde de ne heurter les maisons de messieurs les conseillers en la justice de M. le recteur, car vous seriez pendus comme juifs. » — « Venez par ici, clamait un autre ; venez sur la place de Grève, voir une chose admirable, un ours qui sait le latin. » Tous les écoliers des quatre nations se dirigeaient de ce côté, avec force éclats de rire et grand mouvement de curiosité.

La plupart des bourgeois et des bourgeoises s'en allaient, sur le port Pépin, admirer l'illumination qui dessinait les crêtes

(1) Honneur à la nation de France!!! Fi l'élite à la nation de Picardie!!! Respect à la nation Normande!!! Constance à la nation d'Allemagne!!!

ogivales et les dentures des pignons et des crâneaux du Louvre. La partie supérieure de l'église Notre-Dame était également éclairée et décorée d'un spectacle : on voyait briller sur l'une des tours une image de grandeur colossale représentant un chevalier armé de toutes pièces qui en abattait un autre d'un coup de glaive. Dans les grandes solennités de l'église, ce transparent rappelait la victoire de monseigneur l'archange saint Michel. Cette signification avait été modifiée; on avait masqué les cornes qui surmontaient le casque des l'Esprit des ténèbres, et les crieurs du petit pont et du parvis clamaient, à son de trompe : « Voyez la grande et brillante représentation du vaillant roi de Castille, qui envoie de vie à trépas le très-redouté émir Abd-el-Malek, fils de très-haut et très-puissant empereur du Maroc ! » Le peuple admirait cette métamorphose et criait en traversant la place : « Vive le chapitre de Notre-Dame ! Honneur à monsieur le doyen ! »

Cependant une foule compacte d'écoliers et d'habitants des rues de la Truanderie et du Puits-d'Amour encombraient la Grève et formait un cercle dont le centre était occupé par le théâtre d'un bateleur, ainsi que par les insignes de la haute justice du Châtelet, *un gibet* et *un pilori*. La place était parfaitement éclairée : la lumière des torches placées de distance en distance sur le bord de la rivière, les chandelles de résine qui brûlaient autour du théâtre, les lances à feu des écoliers, les lanternes appendues aux croisées, répandaient sur les assistants des teintes vives et changeantes. Dans l'espace laissé libre pour le spectacle, la multitude poussée, pressée, agitée comme une mer houleuse, trépignait de joie, battait des mains, hurlait : « Bravo, l'ours !.. Un denier parisis à l'ours ! » Et une pluie de monnaie de cuivre tombait sur le plancher du théâtre. L'ours venait de demander à un jeune écolier : « *Quot sunt differentie in divi-*

sione naturæ (1) ? » Cette question était restée sans réponse, au grand contentement de l'assemblée. Pour compléter le triomphe et exciter la générosité du public, la bête savante s'était mise à danser, avec la jeune femme du bateleur, un certain pas bohémien, *tout récemment venu de la Pologne*, avec une bande d'excommuniés. C'était, au dire des spectateurs, la danse favorite des *Almées* du roi d'Égypte et de l'empereur du Maroc; il fallait tourner, pirouetter, sauter, balancer, chasser, jeter les bras et les jambes à tous les vents; l'ours s'en acquittait fort bien, au son du tambour de basque et des clochettes qui pendaient aux anneaux de cuivre poli, que la danseuse, vive et souple, portait aux bras et aux jambes, un peu au-dessus de sa cheville.

De tous côtés on accourait au spectacle de l'ours. Le cercle dans lequel le théâtre était renfermé diminuait peu à peu et menaçait de tout briser dans une étreinte convulsive. Le bateleur voyant le danger cherchait de temps en temps, en interrompant le jeu de son tambour de basque, de faire comprendre à la foule la position extrême dans laquelle il se trouvait, ainsi que ses acteurs. Il vint un moment où la jeune et jolie danseuse, effrayée, s'arrêta tout à coup au milieu de sa danse mimique, et élevant les mains au ciel, elle pleurait, conjurait messieurs les écoliers d'agrandir le cercle; mais la vague venait, venait sans cesse. L'ours en deux bonds avait été se percher sur le bras de la potence, et là, ôtant sa tête de carton, il faisait signe aux spectateurs de se retirer. La plupart, ne se doutant pas du danger, regardaient cet avertissement comme une jonglerie et redoublaient leurs applaudissements; le bateleur et sa troupe se croyaient perdus. Tout à coup des voix retentirent du côté

(1) En combien de distinctions la nature est-elle divisée?... Formule de Scot Erigène empruntée à l'école indienne de Kapila.

de la rivière. Au secours!! Justice!! Au guet-apens!! A la Seine! Bateliers! bate-
liers! Un homme à l'eau!!! Et tout le
monde se précipitait vers le lieu désigné :
c'était entre le pont au Change et le pont
aux Colombes. Dans un instant la place de
Grève fut évacuée : écoliers, basochiens,
artisans, ouvriers, truands du royaume de
Thunes, de l'empire de Galilée, du duché
d'Egypte et de Bohême, se mirent à la suite
des gens de la prévôté, qui, les uns à che-
val, les autres à pied, frappaient, criaient
au milieu de la foule, au nom de la haute et
basse justice du Châtelet; moyen qui servait
admirablement à augmenter le désordre.

Tandis que les trois bateleurs repre-
naient à la hâte le chemin de leur logis,
des bateliers flamands, qui avaient la con-
cession de la pêche à *verge* et à *engins*,
depuis la Grève jusqu'au Louvre, venaient
de retirer de la rivière un homme qui
avait les pieds et les mains liés et la tête
enveloppée dans un sac de cuir. Les ba-
teliers lui ôtèrent promptement cet *étouf-
foir*; au même instant l'un d'eux s'écria :
« C'est Gérard! maître Gérard, le maçon!... »
Aussitôt il y eut un bruit et un mouvement
extraordinaires dans la foule. Tous ceux
qui faisaient partie de la communauté des
maçons : les morteliers, les plâtriers, jurés
et non jurés, apprentifs, gens de peine,
s'appelèrent par leurs noms de métier,
se groupèrent et se firent un passage à tra-
vers les masses : la force armée du Châ-
telet ne pouvait les contenir.

Une femme d'environ soixante ans, vê-
tue d'une robe noire et d'une coiffe de
même couleur, s'était accrochée au bras
d'un jeune homme qui fendait la foule et
portait haut, de la main droite, une énorme
torche dont le vent faisait onduler la flamme
rouge et large. Cette femme, portée en
quelque sorte par la cohue, s'en allait ainsi
vers le bord de la Seine, au risque d'être
écrasée. Heureusement pour elle, le jeune
homme avait des épaules à renverser une
muraille; chaque poussée qu'il donnait fai-

sait une ouverture; on criait, on hurlait
autour de lui; il se contentait de dire à
la femme qu'il traînait : « Tenez bon, mère
Gertrude! » Et Gertrude, les deux bras
enlacés autour du bras gauche de son
conducteur, ne répondait pas, mais serrait
encore plus fort. Après un quart d'heure
de lutte, ils parvinrent l'un et l'autre à
un endroit de la Seine où se trouvait un
groupe de pêcheurs-bateliers qui se dispo-
saient à prendre le large : « Eh! eh! com-
pagnons de Flandre, dit le jeune homme,
attendez-nous!... »

La vieille femme se mit aussi à crier d'une
voix haletante : « Maître Lambert Broon,
soyez-nous en aide, s'il vous plaît. »

— Ah! dame Gertrude, répondit le bate-
lier, venez, venez; mais vite embarquez,
afin d'éviter la surcharge des bateaux.

Le jeune homme et Gertrude s'embar-
quèrent.

« Allons à la rame, dit alors maître
Lambert Broon; abordons là-bas le bateau
de Simon Rousbrughe où est ce pauvre
maître Gérard.

— Est-il noyé? demanda Gertrude.

— Non, non, » répondirent les bateliers,

Gertrude fit le signe de la croix et se
mit à genoux.

Le batelier, faisant force de rames,
aborda la chaloupe de Simon Rousbrughe.

Pendant ce temps-là, plusieurs embar-
cations pleines de jeunes ouvriers maçons
s'étaient détachées du rivage et s'appro-
chaient à la hâte. Un groupe nombreux
des mêmes ouvriers se formait sur le
bord de l'eau et, faisant refluer la foule vers
le port Pépin, en fermait le passage aux
sergents de la prévôté. Une escouade des
archers de la garde du roi s'était portée au
milieu du pont aux Colombes et criait aux
hommes de la chaloupe de porter le *noyé* au
grand Châtelet. Les ouvriers répondaient,
à cette sommation, que le corps de Gérard
mort ou vif appartenait à la communauté
des maçons. Tandis que les uns défendaient
les privilèges de leur juridiction, les autres

criaient : « Vive monsieur Saint-Blaise ! Justice à monsieur Saint-Blaise !... » De leur côté les gardes du Châtelet appuyaient l'ordre intimidé par les archers du Louvre, et s'efforçaient d'arriver jusqu'au groupe qui poussait des clameurs contre l'autorité de monsieur le prévôt. Durant cette plaidoirie, les Flamands avaient descendu maître Gérard dans la barque de Lambert Broon, et tous les bateliers, maçons, plâtriers et morteliers qui étaient sur la rivière l'accompagnaient vers le port, du côté de la Cité. Dame Gertrude tenait sur ses genoux la tête pâle et défaillante de son filleul et versait d'abondantes larmes. Lambert Broon, Simon Rousbrugge et le jeune Van-Rusbeke étaient debout, au fond de la barque, et causaient à voix basse ; deux bateliers droits et immobiles portaient des torches enflammées qui jetaient un reflet livide sur cette scène ; d'autres bateliers, armés de longues rames, poussaient le bateau et le faisaient glisser sur la surface moirée de l'onde.

Toutes les embarcations abordèrent à la fois. Aussitôt les ouvriers se répandirent sur la place du marché et se rangèrent en demi-cercle à une distance respectueuse de deux hommes qui étaient sur le bord de l'eau : l'un de ces hommes appartenait à l'officialité épiscopale, l'autre était le docteur Jehan de Baudun, venu à Paris avec son élève Max-Ferrand pour soutenir devant le roi de France les intérêts des communes de Flandre. Aussitôt que Gertrude l'eut reconnu, elle s'écria : « Que Dieu soit loué ! la Providence vient à notre aide !... »

Tous les bateliers ôtèrent leurs bonnets et s'inclinèrent devant le célèbre docteur de la ville de Gand. Celui-ci s'approcha de Gertrude et regarda attentivement le visage de Gérard. « Ce ne sera rien, dit-il ; le voici qui revient à lui ; je vous accompagnerai, dame Gertrude, jusqu'à votre logis. Allons, du courage ; la justice de Dieu est plus puissante que la perversité des hommes.

Monsieur le promoteur, ici présent, instruira cette affaire et je la soutiendrai ; Max plaidera pour nous.

— Nous n'en doutons pas, s'écrièrent les bateliers ; l'homme de la foi, l'homme de Dieu est aussi l'homme du pauvre... »

Le jeune Van-Rusbeke se passa la main sur le front ; puis, se tournant vers Gertrude, il lui dit : « Ma tante, je suis bien malheureux... »

— Vanité et légèreté détournent de l'honnêteté ; je te l'ai souvent dit, » répliqua Gertrude.

Van-Rusbeke tressaillit, se tourna vivement du côté du docteur, et lui dit d'un ton visiblement ému : « Messire, je suis cause de tout le mal qui s'est fait ; je n'avais cependant aucune mauvaise intention... Je demande à être jugé... Monsieur le promoteur, ajouta-t-il, je suis votre prisonnier.

— Quel-est ce jeune homme, demanda Jehan de Baudun.

— Le fils de mon frère, répondit, Gertrude, est un étourdi qui s' imagine que l'on peut se divertir au Louvre comme on le ferait au Pré-aux-Clercs.

— Dieu l'a permis, dame Gertrude, répartit Lambert Broon ; l'étourderie de votre neveu nous conduira à découvrir le vrai coupable... ; car ce n'est pas toi que nous accusons, ami Van-Rusbeke, ajouta le batelier en frappant sur l'épaule du jeune maçon... Tu diras à monsieur le promoteur ce que tu sais, et nous espérons bien que l'attentat du pont au Change ne restera pas impuni.

— Allons, amis, partons !

— A mon logis, rue des Chantres, » dit Gertrude.

Les ouvriers qui avaient placé Gérard sur une civière répétèrent cette indication, et le cortège se mit en marche.

Vicomte de MARQUESSAC.

Revue Littéraire

Fleur des Bois, ou les Peaux rouges, par Fenimore Cooper; traduit de l'anglais, par Émile de la Bédollière, 2 vol. in-8°; chez Justave Barba, libraire, rue Mazarine, 34.

En l'année 1765, la partie de l'Amérique septentrionale, comprise entre la Mohawk et l'Hudson, qui renferme aujourd'hui près de 500,000 âmes, était inhabitée. Quelques établissements commençaient à peine à s'y former; c'étaient de vastes concessions de terrains que d'anciens militaires obtenaient moyennant certaines redevances à la couronne, et pour lesquelles les officiers coloniaux leur délivraient une patente; ainsi investis du titre de propriété, il leur restait encore à racheter les droits que la possession naturelle donnait aux Indiens sur les terrains désignés : ce simulacre de cession, dont le prix consistait en un peu de rhum, de tabac et de poudre, était garanti par l'adhésion des chefs de la tribu la plus voisine, et sanctionné par l'apposition de leur marque sur un morceau de peau de daim.

Au nombre de ces aventuriers colons, était le capitaine Willoughby. Retiré du service après la guerre contre les Français, dans le Canada, il avait acheté, à quelques lieues de New-York, la concession d'un terrain que sa position, au milieu d'un des sites les plus admirables du pays, lui avait fait choisir. Il s'y fit construire une maison sur des rochers qui s'élevaient à 40 pieds au-dessus du sol, et lui donna le nom de *la Roche*; cet établissement, par sa construction à la fois simple et solide, par l'épaisseur et la disposition de ses portes, témoignait des habitudes guerrières et de la prudence du maître.

Le défrichement des terres, les plantations nouvelles, occupaient chaque jour le capitaine, et, lorsque la nuit venait mettre fin aux travaux et aux fatigues, il revenait à la Roche, où l'attendaient sa femme, douce créature dont toute la vie s'était concentrée dans les affections de famille, et deux jeunes filles que madame Willoughby confondait dans une même tendresse, quoique l'une, Maud Meredith, ne fût que la sœur adoptive de Beulah Willoughby : mais, orpheline dès sa plus tendre enfance et confiée aux soins du capitaine, ancien compagnon d'armes du major Meredith, elle trouvait dans ses parents adoptifs une si vive tendresse, et son cœur reconnaissant leur vouait une affection si profonde, qu'ils oubliaient que Maud n'était pas l'enfant de leur sang, et Maud qu'elle portait le nom de Meredith.

Les deux jeunes filles plaisaient l'une et l'autre par la grâce de leur maintien, par la délicatesse et la pureté de leurs traits. Mais Beulah, alors âgée de onze ans, avait une physionomie calme et réfléchie, tandis que Maud, d'une année plus jeune, montrait plus d'intelligence, de sensibilité dans le regard; l'une annonçait un jugement plus sain et plus solide; l'autre, un caractère plus vif et plus enjoué.

Le capitaine avait de plus un fils, Robert Willoughby, qui venait de partir, en qualité d'enseigne, dans le Royal-Américain. Beulah pleura, avec sa mère, à l'idée des dangers que le jeune homme allait courir; Maud sourit, avec son père adoptif, à la vue du brillant uniforme du jeune officier; mais le soir, rentrée dans sa chambre, elle pria pour que Dieu protégât les jours de son frère.

Un cinquième personnage faisait partie de la famille; c'était le révérend Jedediah Woods, ancien chapelain du régiment où servait le capitaine. Celui-ci s'était empressé d'accepter l'offre que lui avait faite son vieil ami, de s'adjoindre à la petite colonie, pour y exercer les fonctions de

son ministère, et achever l'éducation de Beulah et de Maud. Le personnel de la Roche se composait en outre de sept femmes occupées des soins intérieurs de la maison, puis d'un honnête Irlandais, Michel O'Hearn, serviteur fidèle et dévoué; d'un Américain, Joël Shides, et de huit autres serviteurs, nègres ou blancs. La terre commençait à produire, un troupeau nombreux paissait les hautes herbes des pâturages, et l'approvisionnement en gibier était fourni par un Indien, nommé Wyandotti, connu sous le sobriquet de Saucy-Nick (1). Cet homme, ancien chef d'une tribu de Tuscawras, avait plusieurs fois soulevé les Indiens contre le joug de l'Angleterre, et l'autorité des gouverneurs coloniaux; fait prisonnier par des soldats anglais, il allait être mis à mort, lorsque l'intervention du capitaine Willoughby lui avait sauvé la vie. Depuis, chassé par les siens, que révoltait le despotisme de son autorité, il s'était enrôlé dans un régiment anglais sous les ordres du capitaine; intrépide sur le champ de bataille, le sauvage guerrier, son schillich à la main, se précipitait au milieu des ennemis, scalpant les chevelures avec une adresse effroyable, et dépouillant les cadavres de leurs armes et de leurs ornements, avec une égale prestesse; mais, soldat indiscipliné, il avait apporté dans les camps l'humeur rebelle de sa nature primitive, et plusieurs fois, le capitaine avait fait plier sous les étrivières le dos de l'ancien chef Turcawra. Madame Willoughby, à qui son instinct de femme et d'épouse faisait craindre les suites de ce terrible châtement, cherchait toutes les occasions de faire entrer dans l'âme de Nick des sentiments de bienveillance pour sa famille. Le Tuscawra ayant été blessé dans une escarmouche contre les Français, c'était cette dame qui avait pansé sa plaie.

(1) Effronté yaurien.

Aussi, de ce jour, Saucy-Nick voua une profonde affection à la femme du capitaine; il lui prenait la main et la baisait avec respect chaque fois qu'il se présentait devant elle. Après avoir achevé son temps de service, Nick recommença sa vie nomade; mais il venait souvent à la Roche, soit pour voir madame Willoughby et sa fille adoptive, Maud, que dans son langage poétique, il appelait *Fleur des Bois*, soit pour apporter le fruit de sa chasse et trinquer le rhum de Santa-Crux avec Michel O'Hearn. Ce dernier avait eu quelque peine à s'habituer à la figure de l'Indien; en effet, son visage peint, par moitié seulement, d'un rouge foncé, ses yeux entourés d'un cercle bleu, lui donnaient un aspect effrayant, et Michel O'Hearn resta convaincu pendant longtemps que c'était le diable en personne; mais les préventions de l'honnête Irlandais se dissipèrent un jour en buvant du rhum avec Nick, et firent place à la plus cordiale amitié.

Dix années s'étaient écoulées depuis l'installation du capitaine: par une belle soirée de printemps la famille prenait le thé, réunie sur la pelouse qui s'étendait au pied de la Roche, lorsque l'arrivée de Saucy-Nick attira l'attention du capitaine:

« Sago! sago! (1) lui cria-t-il, vous êtes le bienvenu, Nick; prenez un verre de Santa-Crux. — Sago! répliqua l'Indien, Nick apporte des nouvelles dignes d'un baril de Santa-Crux. »

Madame Willoughby promit à Nick le baril demandé; alors le sauvage annonça en échange l'arrivée du fils du capitaine. Un cri de joie partit de toutes les bouches, et Maud fut une des premières à s'élaner à la rencontre de celui qu'elle appelait son frère. Robert Willoughby avait obtenu le grade de major; c'était un beau jeune homme de vingt-huit ans; l'éclat et l'élé-

(1) Salut! salut!

gance de son costume rehaussaient encore son air mâle, son teint bruni par l'ardeur du soleil. Le reste de la soirée se passa en douces causeries; toute la maison était en fête, tous les cœurs étaient en joie. Retiré dans sa chambre, le major aperçut une corbeille que l'on venait d'y déposer en secret; elle contenait divers objets de toilette, des mouchoirs, une bourse, une écharpe de soie entièrement brodée; tous ces présents, à l'exception de ce dernier, portaient le nom de la personne qui les avait offerts. Parmi ces noms, Robert chercha en vain celui de Maud; cette découverte l'attrista. Le lendemain, portant la corbeille, il se rendit auprès de sa famille, remercia sa mère et Beulah de leurs présents, et pria Maud de lui pardonner l'offense qu'à son insu il lui avait sans doute faite, puisqu'elle seule l'avait oublié.

Maud sentit son cœur se serrer à cette accusation dont elle connaissait l'injustice; cependant elle allait peut-être reculer devant une justification, lorsque Robert, ouvrant trois écrins, en offrit un à sa mère et un à chacune de ses sœurs. Maud alors sortit précipitamment l'écharpe de la corbeille, l'offrit au major, et lui dit en souriant : « N'est-ce rien que cela, monsieur ? » Puis elle indiqua du doigt, au milieu de l'écharpe, des lettres assez artistement brodées pour qu'elles pussent échapper aux premiers regards, et dont l'ensemble formait le nom de Maud Meredith.

C'était la première fois que Maud prenait son nom; le major lui en fit la remarque : « J'ai bientôt vingt ans, monsieur Robert, répondit-elle avec gravité; j'aurai des actes civils à accomplir, je dois m'accoutumer à ma signature. — Mais, s'écria le jeune homme, renoncerez-vous donc à notre nom ? — Au nom de mon père chéri, de ma mère, de Beulah, à votre nom, Robert !... » Maud n'acheva pas, elle fondit en larmes, et s'enfuit.

La position de la Roche, éloignée de

toute habitation, rendait fort rares les relations du capitaine avec les établissements militaires : aussi la nouvelle de l'insurrection des comtés américains contre l'Angleterre, la mère-patrie, n'était pas encore parvenue jusqu'à lui; Robert lui annonça le commencement de la révolte, la défaite des troupes anglaises à Lexington, et la formation du congrès américain. La présence d'un officier anglais à la Roche pendant ces moments de troubles pouvait attirer quelque danger sur la famille; il était à craindre que les sauvages, excités par les rebelles, ne tentassent un coup de main. A l'exception de Michel O'Hearn, le capitaine n'avait pas une entière confiance dans la fidélité des aventuriers qu'il s'était attachés pour fonder son établissement, et dont le caractère indisciplinable accueillerait sans doute avec ardeur les idées égalitaires des insurgés. Il fut donc décidé que le major quitterait secrètement la Roche, le lendemain, pour rejoindre son régiment. Ce départ si précipité, et la crainte des dangers auxquels le jeune homme allait s'exposer firent repandre bien des larmes. Robert, s'étant arraché des bras de sa mère, s'éloigna précipitamment de la Roche; il se retourna pour jeter un dernier regard sur cette maison qui renfermait tous les êtres chers à son cœur : à travers la lucarne d'une des pièces les plus élevées, il aperçut un mouchoir que l'on agitant en signe d'adieu. C'était Maud. « Il ne saura jamais, pensait la jeune fille, si c'est Beulah ou moi. »

Parmi les visiteurs que le capitaine recevait à la Roche, un seul, Evert Beekman, avait été admis dans l'intimité. Chaque fois que M. Willoughby conduisit sa femme et ses filles à New-York pour les distraire par les plaisirs de l'hiver, Evert Beekman chercha toutes les occasions de se rapprocher de Beulah, dont la beauté simple et candide avait excité dans son cœur la plus vive admiration. Nommé colonel, le jeune Américain, avant d'aller courir les chances

de la guerre, vint à la Roche demander la main de Beulah; cette proposition fut agréée par le capitaine et par sa fille; le mariage se célébra le lendemain, et Evert Beckman partit pour se mettre à la tête de son régiment. La famille resta plongée dans la tristesse, songeant avec effroi que les vicissitudes de la guerre civile pouvaient placer Evert et Robert en face l'un de l'autre; et l'absence de nouvelles, que l'éloignement du théâtre de la lutte rendait fort rares, augmentait encore les inquiétudes.

Peu de jours après, on apprit qu'une bande de sauvages se dirigeait sur la Roche. En effet, à la tombée du jour, les coteaux voisins étaient couverts d'hommes armés. Les femmes, les enfants qui se trouvaient occupés au dehors, revinrent en toute hâte, et les portes des palissades se refermèrent derrière eux. Mais une personne manquait; Maud n'était pas au milieu de la famille. Le brave Michel O'Hearn, accompagné de Joël Strides, s'offrit pour aller à sa recherche. La jeune fille ayant entendu le cri d'effroi poussé par les fuyitifs, et deviné la présence des sauvages, s'était cachée derrière un rocher, attendant que l'obscurité de la nuit lui permît de regagner en sûreté l'habitation. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle vit venir Robert Willoughby, que le désir de rallier son père à la cause royaliste ramenait à la Roche! Maud n'eut que le temps de lui annoncer l'attaque qui se préparait et de lui conseiller d'attendre la nuit pour rejoindre sa famille, car elle se méfiait des serviteurs américains. Voyant venir ceux qui la cherchaient, elle courut au-devant d'eux, et ils rentrèrent à la Roche suivis de loin par le major.

Bientôt une lampe placée dans une des chambres les plus élevées l'avertit qu'il pouvait s'approcher de l'habitation; Maud fit descendre une corde d'une des fenêtres placées au sommet de la Roche, le major s'en entoura le corps et la tira pour avvertir qu'il était prêt; mais le capitaine ne pou-

vait enlever seul son précieux fardeau... Maud alla trouver l'Irlandais. « O'Hearn, lui dit-elle, je crois que vous êtes mon ami? — Si je le suis! quelle question? Demandez-moi une dent et je vous donnerai ma tête. Pour vous obliger, miss, je mangerais sans fourchette jusqu'à la fin de mes jours. — Eh bien, venez! » Il la suivit. « Pas un mot de ce que vous verrez, lui dit le capitaine. Maintenant aidez-moi à tirer cette corde. » On se mit à l'œuvre. « C'est quelque baril de provisions que le capitaine fait monter, dans la crainte du blocus, » pensa Michel O'Hearn. En ce moment, la tête et les épaules d'un homme parurent à la fenêtre; Michel lâchant la corde, saisit une chaise et allait frapper. Le capitaine l'arrêta. « Laissez-moi, s'écria l'Irlandais, c'est un de ces misérables sauvages qui se sera mis à la place du baril, — Silence! c'est mon fils, » dit à voix basse le capitaine.

Cependant les Indiens n'avaient point quitté leur position. Le capitaine sentait renaître ses instincts belliqueux, et si sa présence n'avait pas été nécessaire à la Roche, lui-même aurait pénétré jusqu'au camp des sauvages pour leur demander le but de ce rassemblement. Son fils s'offrit de tenter cette démarche, et partit accompagné de Joël Strides. A l'aide d'une lunette, M. Willoughby put le suivre jusqu'à ce qu'un massif de bois le dérobat à sa vue. La journée s'écoula dans de cruelles inquiétudes: madame Willoughby et ses filles, que le capitaine avait du prévenir de l'absence de Robert, priaient et pleuraient en silence. Le chapelain, dont le cœur ne pouvait résister aux inquiétudes de ses amis, quitta en secret la Roche, sans avoir fait part à personne de ses projets.

La nuit était arrivée lorsque Joël Strides revint seul à l'habitation. Il annonça que les Indiens venaient au nom du congrès pour s'emparer du capitaine; que le major, comme officier anglais, était retenu prisonnier, et que lui-même n'était parvenu

qu'avec peine à s'échapper de leurs mains. « Mais Robert ne portait point son costume ; comment des sauvages qui ne l'avaient jamais vu ont-ils pu savoir que c'était mon fils ! » s'écria le malheureux capitaine.

Au dire de Joël Strides, des blancs s'étaient trouvés parmi les Indiens et avaient reconnu le major. Trop préoccupé des dangers auxquels son fils était exposé, M. Willoughby ne soupçonna pas la trahison de Joël Strides ; mais le soir même, cinq des hommes employés à la Roche s'étaient enfuis, et Strides se trouvait du nombre. Cet événement, qui privait la famille d'une partie de ses défenseurs, accrut encore la douleur du capitaine ; le reste de la petite troupe, indignée de cette trahison, jura de mourir pour défendre la Roche.

L'arrivée imprévue de Saucy-Nick fit diversion à cet état d'inquiétude. L'Indien apportait une lettre du major, qui rassurait sur sa vie et invitait son père à interroger Nick pour en obtenir des détails que lui-même n'avait pas eu le temps de faire parvenir.

Le capitaine, qui avait peu de confiance dans les paroles d'un Indien, crut devoir faire son interrogatoire sur un ton de rigueur militaire. « Vous me connaissez, Nick, lui dit-il, et vous devez craindre de me mécontenter. — Que veut dire le capitaine ? demanda tranquillement l'Indien. — Que j'ai conservé le fouet dont vous connaissez l'usage, et que je pourrais encore m'en servir. » Le regard du Tuscarwa s'assombrit ; un mouvement de rage et de fureur fit frémir tout son corps : « Aucun homme, s'écria-t-il avec énergie, aucun homme, visage pâle ou peau rouge, ne peut donner un coup au grand chef, à Wyandotti, et voir le coucher du soleil ! Ce qui est arrivé, continua-t-il après un moment de silence, est arrivé à Nick, à Saucy-Nick, au pauvre ivrogne de Nick, mais à Wyandotti, jamais ! »

— Wyandotti, lui dit madame Willoughby, effrayée de l'effet qu'avait produit

sur le sauvage la menace du capitaine, parlez-moi de mon fils. »

Une expression de douceur revint sur le visage basané et farouche de l'Indien.

« Il est bon d'avoir une mère, murmura-t-il en soupirant. Wyandotti n'a plus de mère : sa femme est morte, sa sœur est morte, toutes sont allées à la terre des esprits. Wyandotti les suivra quelque jour, et personne ne jettera une pierre sur son tombeau. » Puis, relevant ses yeux où brillait une larme, il s'empressa de répondre aux questions qui lui furent adressées. Puis il se retira.

Le capitaine forma la résolution d'arracher son fils des mains des Indiens ; suivi d'une partie de sa petite troupe, il venait de pénétrer jusqu'au lieu où les ennemis étaient campés, lorsqu'un homme parut à ses côtés ; c'était Nick. L'Indien s'offrit de le guider, et la petite troupe attendit à l'écart. Une demi-heure se passa dans un complet silence interrompu seulement par le murmure des eaux d'une cascade voisine ; mais bientôt un cri se fit entendre dans la direction du sentier qu'avait pris le capitaine. Michel O'Hearn, suivi de ses compagnons, s'élança de ce côté, et, au pied de la cabane où était enfermé le major, il vit avec effroi M. Willoughby étendu baigné dans son sang... Une profonde blessure lui avait ouvert le cœur ! Nick, qui se trouvait à quelques pas de là, aida à transporter le cadavre et se chargea même, chacun s'étant refusé à cette pénible tâche, d'apprendre à la famille la perte cruelle que la Providence lui avait infligée ; car, en présence d'un si grand malheur, aucun des serviteurs du capitaine ne songea à demander comment leur infortuné maître avait reçu le coup mortel. Cependant, parvenu au pied de la Roche, le sauvage parut hésiter ; il tira son couteau d'une gaine de peau de bouc et regarda la lame avec une sombre tristesse : un caillot de sang s'était formé au-dessous du manche, il le fit disparaître en l'essuyant avec soin. « Mes vieilles cicatrices sont guéries, murmura-

t-il. Pourquoi, toujours méfiant, au moment de délivrer son fils, parlait-il encore de faire fouetter Wyandotti ? » Le sauvage avait assassiné le capitaine : trente années n'avaient pu effacer le souvenir de l'injurieux affront qu'il avait subi ; peut-être cependant cette soif de vengeance se serait-elle éteinte sous l'influence du temps, sans les allusions que M. Willoughby ne cessait de faire à l'humiliante punition qu'il avait infligée au chef Tusawra.

Les larmes, les sanglots de Maud et de Beulah accueillirent l'affreuse nouvelle ; mais une douleur muette s'empara de madame Willoughby ; affaissée sur elle-même auprès du cadavre de son époux, elle semblait étrangère à tout ce qui l'entourait. La vue des souffrances qu'il causait parut faire une impression profonde sur l'Indien. Saisissant la main de Maud : « Venez avec Wyandotti, dit-il à la jeune fille ; le major se défierait de Nick, s'il était seul ; suivez-moi ; le grand chef montrera à Fleur des Bois comment elle peut retrouver son frère. » Maud se laissa entraîner. Délivrer Robert, assurer à la famille un protecteur était un projet qui souriait à la fois à son imagination et à son cœur. Ils furent bientôt arrivés. Nick se mit à l'œuvre : à l'aide d'un outil, il parvint à enlever quelques-unes des bûches dont la cabane était construite ; dès qu'il eut pratiqué une large ouverture, le major, qui avait suivi avec anxiété les efforts de son libérateur, s'élança hors de sa prison, entraîna Maud, et, guidé par Nick, se jeta précipitamment au milieu des broussailles... Il était temps ! Les cris des Indiens qui s'étaient aperçu de l'évasion du prisonnier avaient mis sur pied la troupe entière ; elle se dissémina de divers côtés à la poursuite du major ; les furtifs, blottis dans les hautes herbes, virent passer devant eux une partie de leurs ennemis, les virent s'éloigner, s'élancèrent vers la Roche et l'eurent bientôt atteinte. Robert supporta en homme la mort de son père. D'ailleurs, une décharge de mous-

queterie annonçait que l'habitation était attaquée ; il n'avait pas le loisir de se livrer à sa douleur ; il lui restait à défendre sa mère et ses sœurs. Suiwi de Michel O'Hearn et de ses compagnons, il se précipita au-devant des assaillants. La nuit étant venue couvrit de ses ombres une scène de massacre et de deuil : les sauvages pénétrèrent dans la maison, une mêlée terrible s'engagea ; mais aussitôt on entendit un roulement de tambours : Beekman, prévenu par le chapelain des dangers qui menaçaient la famille Willoughby, accourait à la tête d'un détachement de troupes : les soldats mirent en déroute les peaux rouges ; le colonel et Robert échangèrent une poignée de main cordiale et se dirigèrent vers la chambre où madame Willoughby et ses deux filles devaient être auprès du cadavre du capitaine... La veuve, étendue à côté de son époux, venait de mourir de douleur, et Beulah, frappée par une balle perdue, était renversée près de sa mère.

Où était Maud ? Robert promenait en vain ses regards autour de lui... Rien que trois cadavres ! En ce moment la jeune fille accourait : enlevée par Nick au commencement du combat, elle avait été enfermée dans sa chambre, dont l'Indien venait enfin de la faire sortir ; en effet, le major vit Nick, dont une blessure profonde retardait la marche, sortir de la Roche et se diriger vers la forêt... des morts amoncelés en travers la porte de la chambre de Maud annonçaient que c'était là le poste que Nick avait choisi pendant le combat.

Instruit de l'affection réciproque de Robert et de Maud, le chapelain les engagea de hâter le moment de leur départ ; car la présence du major pouvait inspirer des craintes aux autorités américaines. La cérémonie nuptiale eut lieu quelques jours après ces scènes de deuil, et les jeunes époux s'embarquèrent pour l'Angleterre.

Le colonel Evert Beekman succomba dans une bataille, peu de mois avant la paix qui assura l'indépendance des États-

Unis d'Amérique. Michel O'Hearn était entré dans un corps destiné à combattre les Indiens : « Je veux scalper à mon tour, s'était écrié le brave Irlandais, et, malheur aux têtes de sauvages qui me tomberont sous la main! »

Douze années plus tard, le lieutenant général Willoughby et sa femme visitaient la contrée où reposaient les restes de tant d'êtres chéris : arrivés près de la chapelle de la Roche, ils en virent sortir un petit vieillard vigoureux et de bonne mine, qu'accompagnait un Indien brisé par l'âge. Le premier était le révérend Jedediah Woods, qui n'avait pas voulu quitter la demeure de la famille Willoughby, et chaque jour priait sur les cercueils de ses amis. Le second, que Robert et Maud n'avaient point reconnu, était Wyandotti, mais Wyandotti chrétien! Le chapelain révéla au fils du capitaine l'horrible se-

cret de cette conversion : le repentir de l'assassin, tandis que l'Indien regardait avec anxiété le visage du général : « Que Dieu vous pardonne au ciel comme je vous pardonne ici-bas! » murmura le fils du capitaine.

Un sourire éclaira les traits altérés du sauvage; il étreignit convulsivement les mains de Robert Willoughby, en répétant : « Que Dieu pardonne! » Puis il leva les yeux vers le ciel et tomba mort sur le tombeau de sa victime.

Fleur des Bois tiendra une place honorable à côté de ses nombreux aînés; et nous adressons de sincères éloges au traducteur élégant et consciencieux qui, continuant la tâche d'un prédécesseur habile, s'est chargé de nous faire connaître les nouvelles productions du fécond romancier américain.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

UN ADDIO.

Addio, terra degli avi! Io t'ebbi vista,
E t'ebbi dato un baccio riverente.
Doglioso or mene vo dove mi reca
La fortuna mia trista,
Sotto un ciel che mi sia meno inclemente.
T'ebbi baciata, e mi guardasti bieca;
T'ebbi distese le braccia di figlio,
E il pianto era sul mio, non sul tuo ciglio.

Statti lieta e felice, ancor che ingrata!
Vivi tutta lusinghe al forestiere,
Tutta sdegni con me che da te nacqui.
Pur, non meno adorata,
La Dea sempre sarai del mio pensiero.
Perchè troppo t'amai, perciò ti spiacqui;
Perciò sbalzato da te lunge io sono,
Abbi il cielo pietoso; io ti perdono.

Prof. FRANCESCO ORIOLE.

UN ADIEU.

Adieu, terre de mes aïeux! Je t'ai vue, et je t'ai envoyé un respectueux baiser. Maintenant, je m'en vais, affligé, là où me conduit mon triste sort, sous un ciel moins cruel. Je t'ai saluée d'un baiser, et tu m'as regardée avec mépris; j'ai tendu vers toi des bras de fils, et des larmes coulaient de mes paupières, non des tiennes!

Sois heureuse, malgré ton ingratitude! Vis souriante pour l'étranger, toute dédaigneuse que tu sois pour moi que tu vis naître. Pourtant, non moins adorée, tu seras toujours la divinité de mon cœur. C'est pour t'avoir trop aimée, que je t'ai déçu, et que tu me rejettes loin de toi. Que le ciel te soit miséricordieux; pour moi, je te pardonne.

M^{me} ÉLISA VAN-TENAC.

Éducation.

L'Héroïne.

A quelque distance de Plymouth, sur les bords du Tamer, se voyait, il y a quelques années, un vieux manoir connu sous le nom de Bear-Lodge (maison de l'ours). Jamais titre n'obtint une plus juste application ; car, sa construction lourde, basse, et massive, semblait plus appropriée à l'emploi d'une ménagerie de bêtes fauves qu'à une demeure de chrétiens. Le dernier possesseur, qui sans doute était jaloux de mettre ses habitudes en harmonie avec le nom de sa retraite, n'allait chez personne, ne voyait personne, et mourut un beau jour sans qu'on se doutât même qu'il avait été malade.

Bear-Lodge resta abandonné pendant deux ans. Puis, tout à coup une troupe d'ouvriers fut un jour aperçue sortant de la maison, qui venait d'être mise en état de recevoir ses nouveaux propriétaires. J'ai dit fut aperçue, parce que Bear-Lodge, n'ayant aucune fenêtre extérieure, n'avait qu'une seule et unique entrée dont la porte, soigneusement close, ne permettait aucune licence à la curiosité.

Toutes les commodités de la vie, tout ce qui peut rendre comfortable une paisible retraite, avait été prévu, et Bear-Lodge, sauf son lugubre aspect, était devenue une résidence assez convenable. Un soir le nouveau possesseur arriva avec sa fille, jeune et charmante personne d'environ dix-sept ans. Ce qu'ils étaient, je vais vous le dire.

Sir Geoffrey Belton était le fils cadet d'une famille distinguée. Dès ses plus jeunes ans, il se livra à l'étude des science

abstraites, dédaignant les jeux de son âge et consacrant au travail toutes les heures de sa vie, car il se privait souvent de sommeil. Son caractère subit l'influence d'une application aussi continue : il était distrait à l'excès, et si étranger à ce qui l'entourait, qu'il devenait souvent nécessaire de lui rappeler le lieu où il se trouvait et les personnes en présence desquelles il était. Ne se sentant aucune vocation pour le mariage, il était resté garçon jusqu'à l'âge de cinquante ans, époque où il perdit ses deux frères. Alors, cédant au vœu de sa famille, il se maria, ou plutôt on le maria à une demoiselle d'un âge raisonnable, mais qui mourut un an après, en donnant le jour à une fille qui fut nommée Marguerite.

Le baronnet confia son enfant à une de ses tantes ; celle-ci éleva Marguerite avec une tendresse excessive, et avait une telle faiblesse pour ses moindres volontés, que la jeune fille, complètement gâtée, était devenue d'une exigence et d'une opiniâtreté indomptables. Ce ne fut pas le seul mal qui résulta de cette éducation. La vieille demoiselle avait la passion des romans, elle les lisait avec une foi aveugle, quelle qu'en fût l'extravagance, et ne supportait qu'impatiemment les efforts qu'on tentait pour la guérir de sa crédulité. Marguerite, comme tous les enfants, aimait le merveilleux. Elle écoutait avec avidité les lectures de sa tante. Les idées les plus fausses et les plus ridicules germèrent dans sa jeune tête, et quand vint l'âge de les raisonner, sa conviction fut encore plus forte que l'évidence de leur absurdité.

C'est ainsi que son père la retrouva, à son retour des longs voyages qu'il avait entrepris par amour de la science. Dire quelle fut sa surprise et son chagrin, il est facile de le concevoir en comparant son esprit de rectitude avec les idées favorites de la tante et de la nièce. Le mal était grave ! M. Belton jugea nécessaire d'y remédier ; et aussitôt, sans aucun ménage-

ment il emmena sa fille à Londres, malgré les pleurs et les lamentations de la vieille demoiselle et de la jeune fille.

Le pauvre père entreprenait une tâche bien difficile ! Guérir un esprit aussi malade exigeait une persistance de moyens dont il n'avait nulle idée. Sa bonté naturelle excluait la sévérité ; mais l'opiniâtreté que Marguerite opposa à ses conseils et à ses représentations l'obligea à lui parler avec plus de fermeté. La jeune fille cria à l'oppression, se crut très-malheureuse, et soupira après son indépendance. Un jour, dans un accès de colère, elle déclara à son père *que l'homme qui serait assez courageux pour l'arracher à l'ennui de son existence actuelle serait certainement l'homme de son choix*. C'était bien quelque chose d'être averti, sans doute, mais M. Belton fut tellement étourdi de pareilles dispositions, que, ne se sentant pas la force de se constituer le geôlier de son enfant, et sachant bien que ses distractions habituelles, ses goûts d'étude et de retraite, étaient incompatibles avec l'active vigilance d'un Argus, il songea à la marier le plus tôt possible. A cet effet, il renoua une correspondance avec de vieux amis dont l'alliance pouvait lui convenir, et en attendant la possibilité d'un résultat, il résolut d'aller habiter Bear-Lodge, où il était né, dont il chérissait la paisible solitude, et qui pouvait en même temps lui offrir quelque sécurité contre les extravagantes menaces de sa fille. Il fit préparer cette demeure avec tout le soin possible, et y réunit tout ce qui pouvait plaire à Marguerite (les romans exceptés).

Nous l'avons dit, Bear-Lodge n'avait pas de croisées extérieures. Les murs d'enceinte, qui eussent été d'une hauteur fort convenable en temps de guerre, bornaient la vue de la maison au jardin qu'ils entouraient, lequel jardin n'était en effet qu'un bois d'arbres très-élevés : vieux centenaires ayant pris racine en même temps que les fondations de Bear-Lodge. C'était

un lieu propice et fort agréable pour un savant comme sir Geoffrey, qui ne craignait rien tant que la distraction ; mais pour Marguerite, qui étudiait peu, s'occupait peu... pour le coup, elle se crut tout à fait *victime d'un père barbare et dénaturé, qui allait engloutir les beaux jours de la jeunesse de sa fille dans les tourments d'une sombre captivité*. Cependant il y avait en ce lieu quelque chose qui flattait singulièrement ses idées favorites... elle était enfin l'héroïne d'un roman ! Seulement le héros manquait, et à moins qu'il n'existât dans quelque souterrain de l'antique manoir, où elle seule pouvait le découvrir et le délivrer, il y avait peu de probabilité que le roman marchât rapidement vers une péripétie. Elle parcourut le soir toutes les pièces de la maison ; hélas ! point de tapisseries à figures mouvantes qui lui indiquassent des portes secrètes. Les caves étaient blanchies à la chaux ; elles avaient des portes neuves qui ne *criaient pas sur leurs gonds*, et, au lieu d'ombres *gémis-santes*, elle n'entendit que quelques bouchons qui, parmi les différentes sortes de bouteilles de bière ou de vin déposées sur le sol, s'échappaient avec bruit de leur étroite prison.

Ce manque total d'éléments indispensables à un roman traditionnel était assez décourageant. C'était un dénuement réel, auquel son imagination ne pouvait que faiblement remédier. Cependant elle se décida à se composer avec son désappointement un motif de *douleur profonde*.

Son père, qui croyait la trouver satisfaite des arrangements qu'il avait ordonnés pour qu'elle se trouvât bien, vint en se frottant les mains lui demander si elle était contente, si rien ne lui manquait. Marguerite répondit avec un accablement que démentait la fraîcheur de son teint : « Vous êtes mon père, je respecte vos droits ; vous m'avez donné la vie, vous pouvez la reprendre, vous me trouverez soumise et résignée. » Reprendre sa

vie ! Le pauvre homme la regardait, surpris et consterné ; il n'y avait rien à dire. Mais cette folie n'était pas incurable, il fallait attendre seulement qu'elle cessât d'elle-même, faute d'aliments. Heureusement que Marguerite n'avait pas toujours la patience de soutenir l'ennui et les inconvenients d'un rôle romantique. Le besoin naturel à son âge et à son caractère de reposer son esprit trop tendu, lui faisait oublier à chaque instant la dignité d'une *infortunée captive*. Elle riait de tout son cœur à toute occasion ; ou bien, lorsque, quittant la table où elle avait jugé qu'une *destinée comme la sienne* lui imposait de restreindre son appétit, l'estomac, le moins sentimental et le plus positif de tous les organes, lui faisait de rudes réclamations... alors, pour tout concilier, elle se cachait afin de lui donner ample satisfaction.

Ce petit manège n'échappa pas à son père, il s'en félicita. Deux lettres en réponse aux siennes lui arrivèrent et le mirent dans une terrible agitation. L'un de ses amis, officier supérieur de la Compagnie des Indes, avait un fils qui allait quitter l'université d'Oxford, et se préparer à venir le rejoindre à Bombay. L'autre, vieux négociant de Londres, avait un fils qu'il souhaitait fort pouvoir convenir à l'héritière de sir Geoffrey. Chacun des deux le priait de vouloir bien recevoir son fils : l'un jusqu'à son départ pour l'Inde, l'autre, jusqu'au moment de son arrivée d'une tournée dans les mers du nord.

Deux jeunes gens à la fois chez lui, admis dans son intérieur, près de sa romanesque jeune fille... le baronnet en perdait la tête. Mais, en réfléchissant, il calcula, qu'à l'égard de sa fille, il était probable que les deux jeunes gens établiraient en quelque sorte une contre-surveillance l'un par l'autre, et qu'il y aurait au moins pour lui quelque chance de tranquillité pendant ces deux inévitables visites, ce qui diminuerait d'autant les motifs de les craindre toutes deux à la fois.

Marguerite reçut la nouvelle de cette augmentation de société avec une joie folle, car la pauvre enfant, malgré sa ridicule manie, n'avait pas la moindre dissimulation, ayant toujours été élevée dans l'horreur du mensonge.

Les deux jeunes gens arrivèrent et furent accueillis par sir Geoffrey avec une affection toute paternelle. L'un, jeune et bel étudiant, avait toute l'espièglerie contractée au collège. L'autre, un peu plus âgé, plus sérieux, un peu fatigué par son séjour dans les contrées polaires, avait beaucoup de distinction. Marguerite déploya toute sa gentillesse, et fut ouvertement coquette pour tous les deux, et cela avec toute son innocence et toute sa modestie naturelle.

Le jeune étudiant avait amené avec lui un superbe chien de pure race qu'il nommait Phanor. Marguerite prit ce chien tellement en affection, que son maître le lui offrit galamment ; elle l'accepta avec un vif plaisir. Phanor adopta volontiers ce changement de position, et devint le compagnon assidu de sa jeune maîtresse.

Ainsi qu'il est aisé de le penser, les deux jeunes gens n'étaient nullement préparés à résister aux séductions de la jeune et charmante fille de sir Geoffrey. Ils en devinrent bientôt éperdument épris. Le baronnet n'y vit pas un grand mal. Seulement il avait à surveiller assidûment la pétulante Marguerite, dont le cœur resté libre n'en laissait que plus de prise à son imagination. Chaque jour il prenait soin de lui recommander plus de tenue, plus de réserve. La jeune fille supportait avec impatience ces leçons quotidiennes. Enfin il lui parla du tort qui pouvait en résulter pour son établissement. Alors elle remit sur le tapis son idée géante, que celui qui voudrait obtenir sa main avait d'abord à la mériter. Puis se redressant avec une noble fierté : « Je ne veux pas, dit-elle, me marier comme les princesses que l'on sacrifie aux intérêts de la politique. Je

veux être aimée pour moi-même et en avoir les preuves les plus incontestables. » Le pauvre père était hors de lui. « Mais quelles preuves, ma chère, pouvez-vous exiger d'un homme dont le caractère d'ailleurs vous serait suffisamment connu?

— Mon père, vous ne sauriez comprendre ce besoin de conviction, cette pensée exceptive. Je ne saurais faire un choix indigne de moi; ainsi promettez-moi votre indulgence, si les circonstances l'exigeaient. » Sir Geoffrey regarda sa fille en haussant les épaules et lui tourna le dos, se gardant bien de rien promettre.

Le jeune voyageur (car je ne les désignerai que par leurs qualifications), le jeune voyageur était beaucoup plus discret que son camarade, mais il n'avancait pas plus que lui. Devenus leur confident réciproque, ils se promirent d'agir l'un envers l'autre avec la plus grande loyauté, et de se résigner au refus qu'il fallait bien que l'un des deux éprouvât. Enfin, encouragés par les gracieux sourires de la jeune coquette, ils se déclarèrent en la suppliant de se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre, pouvant espérer de voir leur union approuvée par leur famille.

Quelle ne fut pas leur surprise en entendant Marguerite déclarer *n'aimer ni l'un ni l'autre*, qu'elle dédaignerait toujours un amour vulgaire, et ne voulait pas être le banal instrument d'arrangements de famille; mais qu'elle consentirait à épouser celui des deux qui réussirait à l'arracher à l'oppression dans laquelle elle gémissait.

L'ultimatum était fort clair. Les deux jeunes gens restés seuls se regardèrent stupéfaits. Elle! opprimée! l'enfant chéri d'un bon vieillard qui n'existait que par elle! Ils renouvelèrent leurs sollicitations pour la ramener à des idées plus raisonnables sans avoir rien changé à sa décision. Il leur parut un peu singulier que la jeune fille voulût changer en un mariage hérissé de périls, de difficultés, un mariage possible, aisé à conclure, puisque toutes les

convenances d'âge, de position et de fortune se trouvaient réunies. Marguerite croyait devoir être traitée comme une héroïne en captivité; ils résolurent donc de la traiter comme telle, mais sans rien perdre cependant du respect qu'ils devaient à sa jeunesse, à son inexpérience et à son innocence, dont son extravagance même était une preuve trop convaincante.

Un jour sir Geoffrey fut bien surpris de voir le beau Phanor paré d'un superbe collier d'argent ciselé, doublé de velours rouge; parure à laquelle il paraissait médiocrement sensible, et dont il tentait sans cesse de se débarrasser à l'aide de ses griffes, sans égard pour la beauté du travail. Le baronnet sut que c'était un cadeau des deux jeunes gens. « Un présent fait en commun n'a jamais grande importance, se dit-il; mais je ne devine pas trop dans quel but, ni quelle nécessité obligeait de gêner ainsi la pauvre bête. » Cependant il redoubla de surveillance sans trop comprendre quel intérêt les jeunes gens auraient à le tromper, disposé, comme ils devaient le supposer, à recevoir des ouvertures inévitables, et que deux lettres qui venaient d'arriver semblaient rendre fort prochaines.

En effet, le jeune voyageur était invité par la lettre de son père à revenir à Londres, où il était de retour du continent. Et l'étudiant était engagé par le sien (si rien ne s'y opposait) à profiter d'un bâtiment qui devait mettre à la voile de Plymouth pour Bombay. Le même jour était donc fixé pour le départ des deux jeunes gens.

La nécessité d'agir promptement fit recourir nos amants aux moyens extrêmes, à l'enlèvement. La surveillance active du baronnet empêchait tout entretien secret. Phanor fut adroitement chargé de porter des messages à sa maîtresse, dont les réponses revenaient par le même moyen. Le jour du départ, un grand coffre arriva de

la ville, solide quoique léger, soigneusement garni à l'intérieur de soyeux coussins, et dont les ornements extérieurs étaient disposés de manière à laisser pénétrer de l'air pour respirer à l'aise. Sir Geoffrey en admira l'élégance, mais ne songea pas à l'ouvrir, distrait par d'autres soins. Enfin la nuit vint, et son obscurité profonde. A onze heures et demie, les gens chargés des bagages les transportèrent sur les chariots, et le coffre fut doucement placé sur une voiture séparée. Les deux jeunes gens vinrent prendre congé de sir Geoffrey, qui leur souhaita un bon voyage.

Le voyageur courut après la voiture qui portait son précieux coffre, et ne le trouvant pas au rendez-vous donné, il se rendit au bureau des voitures pour Londres. Le coffre n'y était pas. Désespéré, il courut à un autre bureau, et rencontra l'étudiant qui s'acheminait vers le port, accompagnant ses bagages qu'on portait au navire. Celui-ci le plaignit beaucoup, lui serra la main de nouveau, et descendit dans le canot qui le conduisit au bâtiment prêt à appareiller.

Le voyageur, à moitié fou, arriva au bureau, où on lui répondit que la trop grande quantité de bagages avait exigé qu'on en dirigeât une partie sur Londres, par le roulage, mais qu'il pouvait être sans inquiétude : le coffre était recommandé, et serait enveloppé de manière que ni l'air ni la pluie ne pénétrerait jusqu'à lui. Le pauvre jeune homme, dans un état digne de pitié, prit la poste et arriva chez son père, déjà atteint d'une fièvre cérébrale.

Le jeune étudiant, en se séparant de son compagnon, n'avait pu réprimer un léger sourire de triomphe, car s'il lui avait promis de se résigner au chagrin d'un refus, les chances devenant égales par la déclaration de la jeune fille, il ne s'était pas engagé à lui abandonner tous les moyens de succès, sans faire quelques efforts pour son propre compte. Dans la confusion des apprêts du départ, il glissa une bourse assez ronde à l'homme chargé de transporter le coffre, à

la condition de l'apporter au port, d'où il fut embarqué avec ses autres bagages.

A trois heures du matin le bâtiment mit à la voile par un bon vent, mais par une mer assez rude. Malgré les cris plusieurs fois répétés : *Place au pont!* l'étudiant rôdait partout, cherchant où l'on avait placé le coffre si bien recommandé. Coudoyé sans cesse par les matelots qu'il gênait dans leur manœuvre, dix fois on lui signifia de descendre; mais, trop occupé de sa recherche, il n'écoula rien. Enfin, pressé par l'inquiétude qui commençait à le gagner, il demanda au contre-maître où on avait déposé un coffre qui... Il n'avait pas fini sa phrase, qu'on lui cria dans l'oreille, de façon à le rendre sourd : *Place au pont!* Alors il s'adressa au pilote qu'il voyait calme et silencieux à sa barre. Le chapeau à la main il formula sa demande; mais celui-ci fut encore moins poli; sans détourner la tête il lui articula nettement : Allez au diable! Désespéré, il marcha droit au capitaine, qui, avec son porte-voix, lui retourna exactement la même invitation.

Enfin, après deux heures de manœuvre, le navire cinglant à pleines voiles permit au capitaine de parler sans porte-voix et d'écouter une question. L'étudiant hâsarda sa demande : « Pourriez-vous me dire, capitaine, où l'on a déposé un coffre que j'avais fait recommander à vos soins particuliers? — A fond de cale, monsieur. » Et le capitaine d'ouvrir sa cabine et de la refermer sur lui. « Capitaine! capitaine! cria l'étudiant, frappant des pieds et des poings à la porte, il s'agit ici d'une question de vie ou de mort : le coffre que je réclame renferme une femme! »

On descendit précipitamment à la cale, où il était difficile d'indiquer la place du malheureux coffre, que les matelots, peu connaisseurs, et en général fort insouciantes pour les recommandations les plus pressantes, avaient placé sous une énorme pile de ballots de commerce. Le travail du déplacement fut long et excessivement fati-

guant, car la mer était grosse et le tangage violent. Enfin le bienheureux coffre est aperçu, presque dégagé... l'étudiant s'en approche tremblant d'anxiété : « Courage ! crie-t-il ; oh ! prenez courage ! » Un faible gémissement lui répondait, lorsqu'une énorme vague soulevant le vaisseau presque perpendiculairement, tous les ballots retombèrent sur le malheureux coffre... Un cri s'en échappa, mais un cri sauvage, effrayant, qui n'avait plus rien d'humain. La consternation était générale, car on crut le coffre écrasé. Il fallut recommencer. Après trois heures de ce double déblayement, le coffre, comme par miracle, fut retiré intact. Il fallut encore se procurer les outils pour faire sauter la serrure. Le jeune homme à genoux adressait en vain des paroles de consolation et d'encouragement... il ne recevait plus aucune réponse. Ses cheveux étaient hérissés sur sa tête, et sa poitrine haletante de terreur et d'agonie...

Enfin le coffre est ouvert... et tout le monde voit le beau Phanor moelleusement couché au milieu de ses coussins et fort incommodé du mal de mer.

CONCLUSION.

Sir Geoffrey n'avait pas beaucoup gagné à son système de surveillance, fort peu régulier du reste, à cause de ses distractions habituelles, et de son manque d'expérience en pareille matière. Le jour même du départ des deux jeunes gens, il vit passer sa fille, qui se rendait au jardin, suivie de son fidèle compagnon. L'orgueil paternel de sir Geoffrey se sentait étrangement humilié du peu de succès que Marguerite avait obtenu, et la suivant des yeux quelques minutes, il vint s'appuyer contre la porte, d'où il regarda ensuite les apprêts du départ. Peu après Phanor rentra, sir Geoffrey caressa machinalement le bel animal ; mais sa main rencontrant la doublure du collier, y sentit quelque chose qui le fit tressaillir. Il suivit sans affectation le discret messenger, l'appela dans son cabinet, découvrit entre la doublure et le collier

une petite cachette très-habilement ménagée. Un papier s'y trouvait déposé, sur lequel était écrit, au crayon, et de la propre main de son enfant : *A 1 heure !*

A trompeur trompeur et demi ! murmura le vieillard. Il ajouta une dizaine à l'unité, ce qui fixait le rendez-vous pour 11 heures. Il remplaça le billet et donna la liberté à Phanor de remplir sa mission. Le coffre partit en effet vers minuit, mais sir Geoffrey s'était chargé seul du soin de son contenu, en y renfermant l'innocent messenger.

Après le départ des deux jeunes gens, le pauvre père, bien triste et bien malheureux, se retira dans sa chambre, éclairée seulement par sa lampe de nuit. Etendu dans son fauteuil, il songeait qu'il s'en était fallu de bien peu que sa fille ne l'abandonnât ; que maintenant il allait avoir à lutter continuellement contre une suite de chagrins et de dégoûts, condamné qu'il serait sans cesse à la soupçonner. La porte s'ouvrit lentement, et Marguerite en pleurs s'avança vers le lit, se jeta à genoux en disant : « Mon père ! mon père ! pardonnez moi ! J'ai réclamé votre indulgence si les circonstances l'exigeaient jamais. Je suis bien coupable ! mais ma tendresse pour vous l'a emporté sur ma folle extravagance. Mon père, j'allais vous abandonner, vous seriez resté seul, sans consolation ; peut-être mon départ vous eût-il tué... Cette pensée est une terrible punition, mon bon père, reprit-elle en sanglotant ; je sens combien je serais restée malheureuse. »

Et le vieillard, quittant son fauteuil, vint entourer de ses bras sa fille et couvrir son front de baisers et de larmes.

Huit jours après nous les retrouvons dans une élégante maison du Westend. Au milieu d'un riche salon, un jeune homme malade d'une fièvre cérébrale, mais hors de danger, était étendu sur un sofa. A ses côtés deux vieillards jouaient aux échecs, et devant lui, Marguerite préparait, en souriant, un verre de limonade.

M^{me} LAURE PRUS.

Le Cheval aveugle.

« Quel est ce beffroi qui s'élève dans l'enceinte du marché ? demandait un voyageur à l'aubergiste d'une petite ville d'Allemagne, chez lequel il était descendu. Quand les sons de sa cloche puissante se font entendre, portent-ils la joie ou la terreur au sein de votre population ? Et ce cheval de marbre, qui se voit à la porte, consacre-t-il le souvenir d'un événement remarquable ?

— Vous n'êtes pas le premier étranger, repartit l'hôte, chez qui ces monuments aient fait naître la curiosité. Notre chronique raconte que nos ancêtres, punissant l'ingratitude, avaient élevé cette tour, que sa cloche s'appelait la cloche accusatrice, et que celui qui se sentait blessé par l'ingratitude pouvait venir la sonner.

Son tintement lugubre, eût-il été entendu, même dans les ténèbres de la nuit, les magistrats accouraient, recevaient la plainte, et, sans avoir égard ni au rang, ni à la fortune, ni à la condition de l'accusé, ils prononçaient contre lui un jugement toujours équitable.

Il y a un siècle environ, un habitant de notre ville avait acquis d'immenses richesses par le commerce. Sa demeure, ses vêtements, sa table, rendaient à l'envi témoignage de son opulence. Parmi les objets de son luxe somptueux on remarquait surtout un cheval arabe du plus grand prix.

Un jour, l'ayant monté pour faire une promenade lointaine, cet homme passait vers la brune près d'un bois touffu, quand des bandits s'élançant d'un bond semblable à celui du tigre, et poussant des cris de sang et de mort, se précipitèrent sur lui ; il aurait infailliblement perdu la vie, si la vitesse de son cheval ne l'eût sauvé de ce péril imminent.

Couvert d'une écume épaisse, le noble animal ramena son maître au sein de sa famille. Celui-ci, ému de gratitude, exalta avec enthousiasme les vertus de son cheval et fit le vœu solennel de le nourrir désormais de la meilleure avoine.

Mais au bout de quelque temps, le fidèle animal tomba malade, devint fourbu, boiteux, aveugle ; alors son maître oublia la reconnaissance qu'il lui avait jurée ; il ne rougit pas de l'exposer en vente ; hélas ! personne n'en offrit une obole... et son maître ingrat le fit chasser à coups de fouet de son écurie.

Le pauvre cheval se tint triste et la tête baissée à la porte cochère de l'hôtel jusqu'aux dernières lueurs du jour, dressant ses oreilles avec l'expression d'une joyeuse attente, toutes les fois qu'il entendait résonner des pas sur les dalles de la cour ; mais les étoiles brillaient déjà au firmament et aucune main amie ne l'avait ramené à son écurie ; il se mit alors à errer pendant toute une froide nuit d'hiver dans les rues couvertes de glace et de neige.

Le jour suivant, le patient animal vint se placer de nouveau à la même porte jusqu'au moment où l'aiguillon de la faim le poussa à chercher quelque nourriture. Le soleil brillait de tout son éclat, mais le coursier qui, lorsqu'il était jeune, semblait dans sa course emprunter les ailes de l'oiseau, maintenant qu'il était enveloppé de ténèbres, ne marchait plus qu'avec lenteur et incertitude.

A chaque pas il poussait son pied droit en avant pour s'assurer de la solidité du terrain ; sa bouche s'approchait alors avec avidité du pavé des rues ; une dure paille, un brin de foin, lui étaient une trouvaille précieuse, et le faisaient tressaillir de joie !

Une nuit, le cheval, déjà consumé jusqu'aux os par la flamme dévorante de la faim, entra dans le beffroi, cherchant partout quelque aliment ; il rencontra la corde qui servait à mettre la cloche en branle, et se mit à la ronger avec rage ; aussitôt l'ai-

rain ébranlé fit retentir ses sons, qui se répandirent au loin dans la ville.

A cet appel, les magistrats se hâtèrent de s'assembler. La vue du singulier accusateur leur fit lever les mains au ciel avec étonnement, et, loin de s'en retourner avec des railleries dédaigneuses, ils s'écrièrent d'une voix unanime : « C'est Dieu qui nous a parlé par les sons de la cloche accusatrice. »

Et le riche citoyen reçut à l'instant l'ordre de se rendre sur le marché. Surpris dans son sommeil, il répondit avec colère au porteur de ce message : « Tu rêves, faquin ! Que pourrait-on me vouloir en cet endroit ? » Mais lorsque, paraissant devant ses juges, il vit dans l'enceinte le cheval qu'il avait si cruellement abandonné, l'air hautain de l'ingrat se changea tout à coup en une humble attitude.

« Connais-tu cet animal ? lui demanda le chef des nobles magistrats ; si, au risque de succomber dans sa course précipitée, il ne t'avait soustrait au poignard des

assassins, ta vie serait depuis longtemps terminée ; cependant, de quelle manière as-tu récompensé un si précieux service ? Avec une froide indifférence, cette bête dévouée, tu l'as abandonné à la risée de la populace, et aux cruelles souffrances du froid et de la faim !

» La cloche dénonciatrice s'est fait entendre : voici l'accusateur, et rien ne saurait atténuer ton action barbare. Nous ordonnons en conséquence que, sur-le-champ, tu conduises le cheval outragé dans ta splendide écurie et que, jusqu'à la fin deses jours, tu prennes de lui un soin religieux, comme te le commande ton devoir de chrétien. »

Le riche avare, fort peu satisfait de cette sentence, eut néanmoins le sentiment de son ingratitude et réinstalla le pauvre coursier dans son ancienne demeure. C'est pour rappeler la mémoire de ce fait, que plus tard on a placé ici ce cheval de marbre ; et voilà l'origine de notre beffroi.

Conte de Langbein,

Imité par M^{me} ÉLISABETH BECHER.

Les Grand'Mères.

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères ;
Entourez-les ; leur âge a des douleurs amères :
Oh ! formez devant l'âtre une riante cour,
Quand votre aïeule vient au cercle de famille,
Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille,
Son cœur à votre amour !

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,
Est un rayon d'hiver qui la ranime encore.
Son frais et vert printemps lui semble refléuri,
Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle,
Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile
Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
Sont pleines de jouets et pleines de caresses.
Baisez ses cheveux blancs, diadème béni ;

Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides ;
Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides

A son front rajeuni !

Son navire est au port et va plier ses voiles :

Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis ,

Car déjà son pied touche au seuil du paradis ;

L'ombre envahit ses jours, couverts de sombres voiles ;

Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ;

Venez-y rayonner : la vieillesse est la nuit ;

Enfants, soyez-en les étoiles.

Mais un jour vous verrez, sur la porte, un drap noir ;

L'aïeule manquera dans le cercle du soir ;

Puis plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles..

Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux !

Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieux,

Qui tôt ou tard ouvrent leurs ailes.

Oh ! quand vous serez tous plus tristes et plus grands ;

Quand vous saurez penser, mes petits ignorants ,

Le soir, en remuant le passé plein de flamme ,

De l'aïeule, avec pleurs, vous parlerez encor :

Vos souvenirs d'enfants, comme autant de fils d'or ,

L'auront enchaînée à votre âme !

Ma fille ! quand tu vins, ma mère était au ciel :

Il te manque un amour, un baiser maternel.

Oh ! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère !

Dieu bénit la maison, y plane et la défend ,

Quand on y réunit le berceau de l'enfant

Et le fauteuil de la grand'mère.

Si, chez moi, j'avais pu vous avoir à la fois ,

De l'oreille et de l'âme écouter vos deux voix ,

Te tenir par la main, en m'appuyant sans crainte

Sur son cœur ; près du tien voir son front adoré ,

Le ciel m'aurait aimée, et mon logis sacré

Aurait eu son ange et sa sainte !

Ma pauvre mère !... Oh ! va, mon âme est ton autel !

Tu manques à mon toit, et je manque à ton ciel !

Mais je veux pleurer bas, et voiler mes souffrances ,

Te donner moins de chants, t'apporter plus de fleurs...

Adieu ; je ne veux plus cristalliser mes pleurs ,

Pour les enchâsser dans mes stances !

(Les *Enfantines*, Poésies à ma Fille.) M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

Revue des Théâtres.

Une Parisienne, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Émile Souvestre et Dubois Davesnes.

Un cabinet de travail. — Sur un bureau, des registres ; sur un guéridon, un tricot commencé.

En 1832, un ancien major de la garde impériale, M. Dufour, habite Ancenis, dont il est maire ; son fils est déjà colonel et vient d'épouser mademoiselle Stella de Bligny, jeune Parisienne d'une noble famille. Le major avait la goutte ; sa femme et sa nièce étant restées pour le soigner n'ont pu, ainsi que lui, assister au mariage. La jeune femme est arrivée depuis la veille au soir avec son mari. Toute la maison est en ruine. M. Dufour crie à Jérôme, son jardinier : « Pourquoi n'as-tu pas ratissé le parterre ? Et le char-à-bancs, pourquoi n'est-il pas lavé ? — A quoi pensez-vous donc de crier ainsi ? dit à voix basse madame Dufour, vous allez réveiller notre bru ! » Puis, sur le même ton s'adressant à Jérôme : « Pourquoi n'as-tu pas ôté les housses du grand salon ? et le petit salon qui n'est pas frotté ! — Quand je pense que c'est à cette Parisienne que je dois tout ce *boulvari*..... dit à part lui Jérôme. Oh ! je le lui revaudrai ! » De son côté la nièce de madame Dufour, mademoiselle Rose, qui espérait épouser le colonel, n'est pas mieux disposée en faveur de sa nouvelle cousine. Rose vient de placer une fleur sur un bonnet pour sa tante. « Je vais le mettre tout de suite, dit la bonne dame ; je ne crois pas devoir paraître devant ma bru en bonnet du matin. — Et moi, dit le major, je vais passer mon habit noir. — C'est juste ! reprend Jérôme tout en époussetant les meubles, vous lui devez du respect... Une demoiselle noble !... Maintenant vous serez déplacé dans votre famille. — Une Pari-

sienne ! ajoute Rose ; nous autres provinciaux nous allons lui sembler bien ridicules ! — C'est ennuyeux de se gêner ainsi, reprend madame Dufour. Mais toi, qui as été élevée dans une pension à Angers, tu dois avoir l'habitude du grand monde, savoir ce qu'il faut faire. — Oh ! nullement, ma tante, lui répond-elle avec câlinerie. Je veux rester ce que je suis, votre bonne petite Rose... Au moins, nous pourrions nous entendre..... Mais vous êtes si bonne que vous finirez par vous faire aux habitudes de ma cousine... en vous étudiant... — M'étudier ! dit-elle à son mari ; il faudra que j'étudie à mon âge ?... — Par exemple ! répond le major. Non, morbleu ! j'entends être maître chez moi... ne rien changer à mes habitudes... Dis donc, ma femme, j'ai envie de faire servir le déjeuner dans mon cabinet. — Oui, mon ami. Rose, va chercher la théière d'argent, dépêche-toi ! — Oh ! nous avons le temps ! répond Rose ; les Parisiennes ne se lèvent pas sitôt. — Pourtant, je meurs de faim, dit le major. — Ah ! ben, tant pire ! reprend Jérôme ; les Parisiennes ne mangent pas avant midi... c'est plus bon genre. — Et moi qui ai fait préparer le déjeuner pour neuf heures ! s'écrie madame Dufour. — Faute ! faute ! madame, dit le major contrarié. — Mais tout va être froid ! ajoute-t-elle. — Ah ! ben, reprend Jérôme, la Parisienne va encore joliment se moquer ; comme hier en voyant vos belles figures en terre cuite, dans le jardin, et en se promenant dans le parterre, où elle disait : qu'il aurait fallu faire ceci, faire cela... Si ça ne fait pas pitié !... une Parisienne qui ne sait seulement pas comment le blé pousse ! — Est-il possible ! dit avec douleur madame Dufour ; ma bru se serait permis..... — Elle s'est moquée de ma maison ! » s'écrie le major offensé. Stella, qui vient d'entrer, un petit panier à la main, a tout entendu. — Bonjour, maman, » dit-elle en embrassant madame Dufour. « Vous vous portez bien ? major, » elle lui donne la main.

— Comme vous voyez, répond-il. Eh quoi! déjà levée? — A la campagne je me lève toujours de bonne heure. J'ai déjà visité en détail le jardin. — Oh! il a dû vous sembler de bien mauvais goût, dit le major d'un ton piqué. — J'avoue que les statues m'ont fait rire... Le berger qui, la tête de travers, le pied en l'air, souffle dans une flûte, m'a paru d'un grotesque.... — M. le sous-préfet en a pourtant de pareilles, reprend madame Dufour avec aigreur. — C'est possible, répond Stella; mais chez le major, ancien soldat, il faudrait là, une statue guerrière; par exemple: un Bayard l'épée à la main... le chevalier sans peur et sans reproche ferait penser au maître du logis. — Ah! c'est trop aimable, répond le major faisant le modeste; (elle a de l'esprit, se dit-il). — Et, pour pendant, au lieu de cette grosse Pomone qui a perdu sa corne d'abondance, je voudrais une statue de la Victoire.... qui vous rappellerait vos conquêtes... (elle désigne du regard sa belle-mère) vos conquêtes de tout genre... — Ah!... parce que ma femme s'appelle Victoire... — Je comprends, répond en riant madame Dufour; c'est une allégorie; (ma bru a beaucoup d'esprit, se dit-elle). — C'est l'heure de votre déjeuner, maman, reprend Stella; je suis de la maison maintenant, et je veux être mise au fait de tout, pour vous aider... Du reste, je suis déjà entrée en fonctions: Je me suis occupée de votre dessert, major, je vous ai cueilli les plus belles fraises... J'ai arrosé vos œillets, maman; ce sont vos fleurs bien aimées, je veux en prendre soin. » On sert le déjeuner; le colonel, voyant un buisson d'écrevisses, un plum-pudding; remarquant les toilettes du major, de sa mère, de sa cousine, s'écrie: « Tenez, mon père, j'aborde la question militairement; vous vous êtes fait des idées effrayantes sur les exigences d'une Parisienne, vous avez bouleversé toutes vos habitudes, vous vous êtes mis à la gêne pour la recevoir... et, dans ce moment, vous lui en vou-

lez un peu de la peine que vous vous êtes donnée pour elle. » Monsieur et madame Dufour essayent des'en défendre. « Je m'en étais aperçu, mon ami, reprend Stella, et cela m'a serré le cœur... Mais il y avait en même temps une si grande bonté dans cette gêne que vous vous imposiez, dit-elle à son beau-père et à sa belle-mère, que j'ai repris courage et me suis décidée à tout faire pour mériter votre affection; car, si je veux vous forcer à m'adopter pour fille, ce n'est qu'en vous aimant. — Ah! ma foi! s'écrie le major la pressant sur son cœur, il faut que je vous embrasse. — C'est fini, n'est-ce pas maman? dit-elle à madame Dufour. Asseyez-vous là, et travaillons ensemble. »

Stella a fait la conquête de Jérôme en lui donnant cinq francs pour qu'il lui apporte un bouquet tous les matins; celle de madame Dufour, en relevant les mailles tombées à la mitaine qu'elle tricote; et celle du major en écrivant pour lui une lettre administrative adressée au préfet... Reste à faire la conquête de Rose... Mais c'est la plus difficile!

Jérôme a été autrefois domestique de Raoul de Soran, jeune chef vendéen, connu seulement sous le nom de *Feuille de Chêne*. Raoul, comptant sur la fidélité de son ancien serviteur, est venu se cacher dans un pavillon situé près de l'habitation du major. Jérôme a confié ce secret à Rose, qui s'est chargée de pourvoir à la nourriture du proscrit, et, pour faciliter son évasion, elle compte s'emparer d'un passeport en blanc, comme le major en laisse souvent sur son bureau. Raoul de Soran est cousin de Stella; c'est un fat, un présomptueux; en apprenant le mariage de mademoiselle de Blingy avec le colonel, il a dit à Jérôme que, sans doute, sa cousine l'aimait, et qu'elle avait été sacrifiée à l'ambition de sa famille. Rose se promet de tirer parti de cette confidence.

Après le déjeuner, on était assis dans le cabinet du major, Jérôme apporte une lettre au colonel; celui-ci lui dit: « Eh bien!

intrépide chouan, tu ne veux donc plus nous faire la guerre? — Moi, colonel! personne ne peut dire m'avoir vu combattant. — Il servait un des chefs, M. le comte de Soran, dit Rose avec intention, tout en arrangeant des fleurs dans une jardinière, et il paraît que le dévouement de ce jeune homme lui a été funeste. Il avait à Paris une cousine qu'il aimait, et que l'on a sacrifiée en son absence. — Sacrifiée! dit Édouard en tressaillant et regardant Stella. — Jérôme a même entendu le comte répéter qu'il était bien sûr d'être toujours aimé de sa cousine. — Ah! il a dit cela, reprend Édouard avec colère. Je n'ai jamais eu l'avantage de voir M. de Soran, mais j'espère un jour le rencontrer... et alors... — Mon Dieu! s'écrie Stella allant vivement à Édouard, en voilà assez sur la politique... N'est-ce pas, maman, que cela vous ennuie? »

La lettre que vient de recevoir le colonel lui dénonce la présence de *Feuille de Chêne* à Ancenis; il sort pour le faire arrêter. Rose, qui s'était réjouie d'avoir excité la jalousie de son cousin, d'avoir désolé sa cousine, s'effraye du danger que court Raoul, car elle l'aime. Cet étourdi, qui n'avait rien de mieux à faire durant les longues heures de sa captivité, avait écrit à Rose qu'il l'aimait, et elle lui avait répondu; leur correspondance était en anglais. Bientôt, les soldats du colonel cernent le pavillon, Raoul escalade le mur mitoyen qui le sépare de la maison du major, espérant s'y trouver plus en sûreté... il rencontre sa cousine; celle-ci, effrayée, le cache dans sa chambre et en ôte la clef au moment où le colonel rentrait avec sa famille. Mais une lettre d'amour a été trouvée par le major dans la chambre de Stella (qui était celle de Rose avant l'arrivée de sa cousine); la lettre, sans suscription, sans signature, est en anglais. Le colonel, qui ignore cette langue et est extrêmement jaloux, veut savoir d'où la lettre a pu être jetée... il va pour entrer dans la chambre de sa femme...

la clef n'y est pas; il la demande à Stella qui la lui refuse, sous prétexte qu'une femme ne doit pas céder une première fois, parce que cela devient coutume; mais lorsqu'elle est seule avec son mari, toujours préoccupé du désir d'avoir cette clef, elle lui dit : « Si un proscrit venait demander asile à son ennemi, ne trouves-tu pas que, dans cette démarche, il y aurait quelque chose de touchant, d'honorable?... — Hors du combat il n'y a plus d'ennemi, répond Édouard avec franchise et simplicité, et c'est un bonheur de sauver un malheureux. — Voilà la clef, mon ami, » dit Stella en la lui remettant. Le colonel fait sortir *Feuille de Chêne* (que Stella se garde bien de faire connaître comme étant son cousin), lui donne un sauf-conduit que Raoul signe d'un faux nom; mais le colonel reconnaissant la même écriture que celle de la lettre trouvée chez sa femme, provoque Raoul en duel. Tous deux sortaient pour se battre, malgré les efforts désespérés de Stella, lorsque le major arrive, tenant une lettre de Rose, trouvée dans les papiers de *Feuille de Chêne*.

Tout s'explique, le jaloux Édouard revient à sa femme, l'embrasse, lui demande pardon, et promet au comte de le faire comprendre dans l'amnistie. En ce moment madame Dufour amène Rose toute honteuse. — « Ma chère cousine, lui dit Stella, M. de Soran veut cesser de vivre en étourdi et prendre une position honorable en vous épousant. Vous, mon cousin, dit-elle à Raoul, vous aviez le consentement de Rose, et vous n'attendiez plus que celui du major... — En effet, dit le fat qui ne pensait pas du tout à se marier, j'en attendais plus... que... — Le major vous l'accorde, ajoute Stella. — Eh bien ! dit tout bas Raoul à sa cousine, Rose est charmante, et je vous remercie. » Alors chacun des personnages dit en parlant de Stella : « C'est une fée ! — Un démon ! — Un ange !... — Mon Dieu non, reprend Rose, c'est une Parisienne ! »

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Deux choses me donnent la crainte de la fin du monde : en hiver, ce sont les pluies incessantes ; en été, ce sont les longues sécheresses. Cette terre qui se gonfle couverte d'eaux stagnantes, où cette même terre qui se gerce et s'envole en poussière, me font également peur. Montmartre vient d'avoir son avalanche. Figure-toi un morceau de terre glaise, long de trois cents mètres, descendant lentement la montagne... cela pendant la nuit... Heureusement deux pauvres chiens errants veillaient... A la vue de cet événement de la nature, qu'ils ne pouvaient comprendre, ils poussèrent de tels hurlements d'effroi qu'un concierge s'en émut, se leva, donna l'éveil, et les habitants des maisons placées dans le chemin de l'avalanche purent se sauver avant qu'elle n'ait tout renversé sur son passage.

On n'entend parler que de tremblements de terre, de débordements de fleuves, de trombes électriques... décidément notre planète est malade... bien plus, elle se meurt... moi qui te parle... je viens d'assister au déluge!

J'étais devant la ville d'Hénoch, des nuages sombres la couvraient; les habitants réunis sur les places publiques, occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, ne paraissaient pas s'apercevoir que le monde allait finir. Bientôt le ciel devint tout en feu; il semblait vouloir embraser la ville, puis en même temps, ouvrant ses cataractes, il semblait vouloir l'engloutir; les eaux s'élevaient de toutes parts, les hommes frappés de terreur fuyaient ça et là, se refugiaient sur les montagnes; on entendait gronder le tonnerre, on voyait tomber la pluie... le ciel s'obscurcit, les plus affreuses ténèbres succédèrent: le sifflement des vents déchaînés, le bouillonnement des eaux, achevèrent de glacer d'effroi ceux qui existaient en-

core... bientôt un calme profond succéda à cette agonie, les ténèbres se dissipèrent peu à peu, les eaux se retirèrent insensiblement, l'arc-en-ciel, ce signe de la miséricorde de Dieu, apparut... et sur lesommet de la plus haute montagne, je vis, agenouillée, la famille de Noé rendant grâces à Dieu qui l'avait sauvée de la destruction.

Et tu croiras que j'ai vu ce que je te raconte, quand je te dirai que j'arrive du Diorama, où j'étais devant le tableau du *Déluge* peint par M. Bouton, à qui ces trois belles scènes feront autant d'honneur qu'elles causent d'horreur et d'épouvante.

Mais nous ne craignons plus un nouveau déluge, puisque l'arc-en-ciel nous apparaît de temps en temps pour nous dire que Dieu nous pardonne; nous pouvons alors nous occuper de l'avenir. Ouvrons donc la planche XII et travaillons pour l'année 1845.

Le n° 1 est un dessin de dessus de pantoufle qui se brode en points de chaînette avec du cordonnet vert-pré, ou bleu de France, sur casimir noir.

Le n° 2 est le quartier de derrière de cette pantoufle.

Si tu trouves ce dessin trop maigre, tu peux y ajouter un second rang de points de chaînette en cordonnet vert pâle ou bleu pâle. Tu peux aussi, au lieu de points de chaînette, coudre une soutache sur ce dessin.

Ces pantoufles se trouvent toutes dessinées sur beau casimir noir, rue Louis le Grand.

Le n° 3 est un semé pour canezous, et bonnets du matin.

Le n° 4 est un nœud qui se brode aux coins d'un mouchoir et dans lequel on place ses initiales. On fait, tout autour de ce mouchoir, un ourlet haut de 2 centimètres, arrêté en dessus par une point arrière; ou bien on fait trois petits plis arrêtés de même, hauts chacun de 4 millimètres, espacés entre eux de 4 millimètres, ce qui doit donner une hauteur de 2 centimètres.

Pour faire ces ourlets bien droits, on tire un fil, à la place de ce fil on coud son ourlet à points arrières.

Ce mouchoir doit avoir 55 centimètres carré. Il coûte 6 fr. tout dessiné sur belle batiste, à l'Industrie parisienne, rue Louis-le-Grand.

Le n° 5 est un échantillon de guipure dans ses différentes transformations. Avec cette guipure on peut faire : robe, écharpe, Berthe, pèlerine, col, manchette, bonnet, coussin, pelote de toilette, bonnet d'enfant et robe de baptême : ces quatre derniers objets se doublent de satin rose, blanc ou bleu.

Commençons par une écharpe : *qui peut plus, peut moins.*

Achète 3 mètres de grosse mousseline en trois quarts de large, à 40 centimes le mètre — une poignée de coton à broder, assez gros, que tu pelotonnes.

Dans la longueur de la mousseline. A partir d'une des lisières, tu laisses 10 fils, — tu en tires 10, — tu en laisses 10, — tu en tires 10 autres. Ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il te reste 10 fils que tu laisses à la lisière opposée.

Dans la largeur de la mousseline. Tu laisses à ta gauche 10 fils; — après les 10 fils de la lisière, tu coupes 10 fils — tu les tires; — arrivée à la lisière opposée, avant les 10 fils de cette lisière, tu coupes les 10 fils; — revenue à la première lisière tu laisses 10 fils — tu en coupes 10 autres; — tu les tires et les coupes de même lorsque tu arrives à la lisière opposée... Ainsi de suite jusqu'à la fin de l'écharpe.

Lorsque ta mousseline forme une espèce de damier, tu la montes dans sa longueur sur l'un des bâtons d'un métier à broder; tu coupes une longue aiguillée de coton que tu enfiles dans une grosse aiguille ordinaire; il faut laisser en tête de ton écharpe 15 centimètres de mousseline pour ta frange; laisse aussi dépasser ton coton de 15 centimètres, et, en commençant par la gauche, noué-le autour des 10 fils, au milieu du 1^{er} carreau de gauche; prends la

lisière de la mousseline dans ta main gauche, place ton pouce gauche sur le coton, en retenant ce coton devant toi, au milieu du 2^e carreau, qui se trouve en dessous du 1^{er}; avec ta main droite, place ton aiguille du côté gauche, et la passant sous ton coton et sous les 10 fils pour la faire ressortir du côté droit sous ses mêmes 10 fils, tire ton aiguille, lève ton pouce et tu auras formé un nœud. Continue ce rang jusqu'à ce que tu aies fini ton coton. Reprends une autre aiguillée, laisse au bout 15 centimètres pour la frange, et noue le coton autour des 10 fils, au milieu du 2^e carreau du second rang. Continue comme pour le rang précédent : ainsi de suite jusqu'à la lisière de droite. Roule sur le bâton ce que tu as fait de nœuds. Enfile une aiguillée de coton et réunis-la par un nœud de tisserand à l'aiguillée du 1^{er} rang. Continue de même pour tes autres rangs. En finissant ton écharpe, laisse 15 centimètres de mousseline pour la frange et 15 centimètres de coton.

Monte de même, et dans sa largeur, une partie de ta mousseline, fais un nœud à ton aiguillée de coton, entre ton aiguille au milieu des 10 fils de la lisière, prends un des bouts de ton écharpe dans ta main gauche, place ton pouce gauche sur le coton, en retenant ce coton devant toi au bas du 1^{er} carreau; avec ta main droite, fais de même un nœud autour des 10 fils de la lisière, puis fais de même un nœud autour du coton, et continue jusqu'à l'autre lisière.

Moins il y a de nœuds de tisserand, mieux cela vaut; il faut avoir soin qu'ils se trouvent confondus avec les autres nœuds. Lorsque tu as fini ton écharpe, tu retires les fils qui, dans la largeur, sont de trop aux deux bouts; tu noues ensuite les 10 fils et le coton ensemble, près de l'écharpe, puis tu les noues encore ensemble au bout des 15 centimètres de leur longueur. Pour apprendre à faire cette guipure, essaye sur une paire de manchettes, et bâtis-la sur un morceau de papier vert. Tu feras ensuite

tout autour un gros feston auquel tu coudras un gros picot. Ce travail diminuant la mousseline, il faut toujours la tailler plus longue et plus large que la chose qu'on veut en faire.

Le plus long, le plus ennuyeux étant de tirer les fils, on a fait fabriquer exprès des pièces de mousseline formant ces mêmes carreaux; tu en trouveras à 4 francs 50 centimes le mètre, rue Louis-le-Grand, au coin du boulevard.

Cette mousseline ainsi tissée, si tu la fais teindre en rouge, en bleu ou en rose, si tu employais un fil d'or ou un fil d'argent, tu obtiendrais une étoffe admirable pour turban et coiffure. Si tu laissais cette mousseline blanche, tu sais que l'argent et l'or se savonnent parfaitement, et ce travail fait durer l'étoffe éternellement.... Mais je m'aperçois que :

Ces deux adverbes joints font admirablement.

Le n° 6 est un ornement pour bonnet à la vieille; ces coques se montent sur une canetille longue de 15 centimètres. Cet ornement se place de chaque côté du fond, à l'endroit où celui-ci se réunit à la passe; les rubans qui pendent entrent dans l'ourlet du fond et se nouent derrière. Il faut pour chaque ornement 90 centimètres de ruban de satin large de 5 centimètres : c'est-à-dire : 60 pour les coques, 30 pour les rubans qui passent dans l'ourlet. Total 1 mètre 80 centimètres.

Le n° 7 est la moitié d'une espèce de couronne formée de petits velours ponceau ou bleu pâle, large de 2 centimètres; il faut 16 boucles longues de 15 centimètres, que l'on coud, sur une longueur de 40 centimètres, sous un velours long d'un mètre; ce qui reste de velours se noue derrière le bonnet. Total 3 mètres 40 centimètres.

Le n° 8 est une agrafe qui se place sur la poitrine pour fermer une *Berthe* ou une pèlerine. Le ruban en satin vert, bleu ou ponceau, doit être large de 6 centimètres, long de 60. Cette agrafe se monte sur un

léger ruban, large de 2 centimètres, long de 12.

Le n° 9 est un dessin de tapisserie pour bretelles.

Le n° 10, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le canevas et les soies coûtent 3 fr. 25 dans le même magasin.

A présent que nous avons bien travaillé, occupons-nous un peu de notre toilette et de nos jolies et élégantes figurines.

Le n° 11 est la moitié du dos, et une des pièces de dessous le bras.

Le n° 12 est la moitié du devant, et une des pièces de côté.

Le n° 15 est une des manches.

Ce corsage s'ouvre derrière; il sert de doublure au corsage suivant.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un corsage à la grecque.

Le n° 14 est la moitié du devant qui se taille double; la flèche t'indique le sens du droit-fil de l'étoffe, c'est-à-dire qu'il doit suivre la ligne qui est sous le bras. Ce n° 14 se trouvera en biais au milieu, pour former un pli rond sur la poitrine. Ce devant se fronce quatre fois : une au bas de la taille, puis trois fois où tu vois deux petites étoiles; la quatrième, celle du dessus, a été oubliée.

Le n° 16 est la manche de ce corsage : elle est ouverte du milieu et ourlée tout autour.

Ainsi, ma chère, tu fais ton corsage de dessus en organdy blanc, ton corsage de dessous en organdy pareil; tu arrêtes ensemble, l'une sur l'autre, l'entournure des manches de dessus et celle de dessous; les deux jupes froncées, montées ensemble sur un ruban de fil, tu réunis les corsages aux jupes. Pour cette toilette, il faut 7 mètres d'organdy en cinq quarts de large à 2 fr. le mètre. Tu sais qu'il y en a un dépôt de toutes les couleurs à l'*Industrie parisienne*.

Le n° 17 est la moitié du dos et la pièce de dessous le bras d'un corsage amazone.

Le n° 18 est la moitié du devant.

Le n° 19 est la moitié d'une des manches; ces manches sont ouvertes, du chiffre 3 au nombre 14, et fermées par quatre boutons.

Le n° 26 est la moitié du collet qui se taille double (ce collet a été placé à l'envers); lorsque tu l'auras taillé, tu coudras le côté où se trouve le nombre 17 au devant du corsage, où se trouve le chiffre 8 et demi.

Ce corsage amazone se ferme devant par douze boutons; à partir du haut du busc, il laisse voir un col de mousseline formant quatre bouillons, et un jabot formant deux bouillons. La manche de dessous, taillée demi-large et un peu plus longue, laisse passer entre les boutons quatre bouillons de mousseline; le poignet qui termine cette manche est recouvert de deux bouillons de mousseline.

Cette robe est en beau mérinos gris, brodée d'un petit velours gris.

Le n° 20 est la moitié du dos, et une des pièces de dessous le bras, d'un élégant pardessus.

Le n° 21 est la moitié du devant.

Le n° 22 est une des deux pointes. Le biais du devant, comme tu le vois, se coud au droit-fil de cette pointe.

Le n° 23 est le lé de derrière, taillé de droit-fil. Ce droit-fil se coud au biais de la pointe.

Le n° 24 est la moitié d'une manche dont le bas doit se relever en parement. Le bas de cette manche se double en étoffe pareille.

Le n° 25 est la pèlerine à laquelle on enlève ce morceau indiqué par un vide sur l'épaule. Cette pèlerine se coud au pardessus. Les deux étoiles placées dans le haut du n° 22 doivent se réunir aux deux étoiles placées dans le haut du n° 23. Sur ces étoiles on forme deux plis plats pour couvrir la couture qui réunit cette pointe au lé de derrière, et donner de l'ampleur sur les hanches. Au milieu du n° 23 on forme, l'un sur l'autre, deux plis ronds, larges de

huit centimètres, et l'on coud ce n° 22 et ce n° 23 au bas du dos et des pièces de dessous le bras.

Ce pardessus se fait doublé, ouaté : en satin noir, garni d'un velours large de 4 centimètres, — en velours noir garni d'un galon de soie noire de même largeur, et en mérinos noir, garni d'une passementerie. Ce dernier pardessus est celui qui nous convient, les autres sont pour nos mères et nos jeunes sœurs mariées.

Le pardessus doit laisser dépasser la robe de 20 centimètres; les patrons du corsage amazone, du corsage à la grecque, et du pardessus, m'ont été confiés par le magasin de la rue Louis-le-Grand, où l'on trouve ces patrons en papier et en grosse mousseline, prêts à être essayés.

Mais ce qui nous préoccupe le plus en ce moment, ce sont les étrennes. « Que donnerai-je ? Que me donnera-t-on ? *That is the question* ! Oui, pour toi ; mais moi je suis plus avancée, car je sais au moins ce que je voudrais donner.

A maman : un reliquaire. Ce meuble élégant, tout satin, velours et ornements en or, dont la forme est à peu près celle d'une chaise, peut se placer sur un meuble, sur une étagère. Une bonne mère a tant de choses à conserver ! les cheveux blonds d'un ange qui est au ciel — la dernière lettre d'un père mort loin d'elle — la bague qui lui fut donnée par une amie de pension — sa pièce de mariage — le jeune portrait d'une aïeule morte bien vieille — la première fleur qu'un fils lui ait offerte — une feuille de sa couronne de collège — la croix d'honneur d'un frère mort pour son pays... Tous ces pieux souvenirs ont leur pudeur ; on n'aime pas à les voir profaner par des regards indifférents. Je te recommande ce reliquaire, dont j'ai donné l'idée et que tu ne trouveras qu'à l'Industrie parisienne.

A mon père : un porte-journaux en tapisserie — ou bien, pour mettre ses épingles, une pelote d'un genre tout nouveau.

A ma sœur mariée : un *cache-désordre* (soit dit sans épigramme); ce joli meuble en carton, recouvert par une guirlande de roses en tapisserie, s'accroche à une patère dans l'angle d'une cheminée. Annonce-t-on une visite?... vite, on jette dans le cache-désordre son mouchoir, sa broderie, sa bourse, la lettre qu'on lisait, le mémoire qu'on vient de régler.

A ma grand'-mère : un bénitier en tapisserie, et, pour son tricot, un joli panier de Berlin renfermant la pelote et ne laissant sortir le coton que par un petit trou. Ce panier fera miauler tristement les minets et les minettes de ma connaissance, qui s'amusaient tant à emmêler les pelotes de coton!

A mon frère : un coffre à clef pour contenir ses lettres — un porte-cigare brodé.

A mon grand-père : un étui-à-lunettes en tapisserie — un cache-pot tapissé de mousse, pour contenir les fleurs que je place sur son bureau.

A ma jeune sœur : un coffre-à-ouvrage dans lequel j'introduirais un étui, *verniss Martin*, représentant des bergers, des bergères en paniers, enrubannés et poudrés, la houlette à la main... Ces étuis ne se trouvent que rue *Louis-le-Grand*.

A mes amies de Paris : l'escarcelle, planche X — un crochet pour suspendre des ciseaux à la ceinture — un buvard (le mot buvard n'étant pas français).

A toi, ma chère petite, j'enverrais : les *Enfantines*, un riche et élégant livre de poésies que M^{me} Anaïs Ségalas a dédié à sa fille. Toutes les jeunes mères voudront lire ces vers, si beaux et si touchants, exprimant les tendres et pieux sentiments qu'elles ont si souvent éprouvés; toutes les jeunes filles voudront conserver ces vers dans leur mémoire, afin de se parer l'esprit et le cœur, avec ces fleurs écloses de l'esprit et du cœur d'une femme... Ces fleurs-là parent tous les jours de la vie et ne se fanent pas un lendemain de bal!

Le Petit Courrier des Dames, le plus gracieux, le plus jeune de nos journaux de

modes, bien qu'il ait 26 ans d'existence. *Le Petit Courrier* donne le plus grand nombre de gravures, et se fait remarquer par le bon choix de ses différents articles sur les modes, les arts et la littérature.

Et *l'Abeille musicale*, journal de chant, dont toutes les romances sont choisies, pour nous, avec le plus grand soin, par M. A. Romagnesi.

Mais voilà les bals, les soirées qui vont commencer, et je ne t'ai pas choisi de toilettes; voyons si celles-ci auront le bonheur d'être de ton goût.

Pour un bal : Regarde notre figurine en robe rose ornée de velours noir, suppose une robe blanche garnie de trois chefs en argent; avec une aiguillée de fil, réunis les deux côtés d'un chef pour en former une espèce de ganse ronde, avec laquelle tu laceras la seconde jupe et les manches. — Les cheveux en bandeaux, comme l'autre figurine, trois chefs d'argent posés à plat sur la tête, à partir de la naissance des cheveux; ces chefs se réunissent derrière les oreilles, où on en coupe deux, (deux chefs, pas deux oreilles) et celui qui reste va se cacher derrière sous la tresse de cheveux. On peut tresser les cheveux avec un chef d'argent. — La ceinture formée d'un chef large de 4 centimètres. Ces chefs se trouvent en dépôt à *l'Industrie parisienne*.

Ou bien, une seule jupe de gros de Naples blanc, rose ou bleu, faite à pointe; l'ourlet de la jupe haut de 8 centimètres, garni d'une passementerie en soie blanche — Berthe de gros de Naples pareil, descendant en diminuant de chaque côté de la pièce de devant jusqu'à la pointe : cette Berthe garnie d'une plus petite passementerie — deux manches, une de dessous, une de dessus, semblables à celles nos 15 et 16, planche XII; celles de dessous ourlées du bas et garnies d'une passementerie; celles de dessus ouvertes, ourlées tout autour et garnies de même.

Pour un dîner prié : Cette façon de robe et ses ornements adaptés à du gros de Naples gris.

Ou bien une robe de mousseline de laine unie grise, bleue ou blanche, garnie d'un haut volant. — Pèlerine en guipure — manches à la religieuse.

Pour visites : Robe de levantine ou de poulx de soie noir, garnie de quatre rangs de 4 petits velours noirs cousus à plat au bas de la jupe ; les quatre rangs espacés entre eux de la largeur d'un de ces rangs — manches *Amadis* — corsage guimpe — chapeau de velours noir, orné d'un simple ruban de satin noir croisé sur la passe — tour de tête en ruban bleu de France ou ponceau.

Ou bien robe de mérinos noir ou bleu de France ornée de deux hauts volants à peine froncés, garnis du bas de deux petits velours cousus au-dessus de l'ourlet, haut de 2 centimètres ; et deux petits velours pareils cousus à plat, au-dessus des volants, l'un des deux velours cachant la place où le volant est cousu. — Corsage amazone. — Echarpe de flanelle fond blanc à carreaux écossais...

Mais l'espace va me manquer, je n'ai que le temps de réparer un oubli : le héros de l'énigme historique insérée dans le X^e numéro est *Charles Martel*.

J'ai encore notre rébus : Une poule — neuf doigts — un point — un champ de blé — un thé servi devant un coq.

EXPLICATION (bien inutile sans doute) : *La poule ne doit point chanter devant le coq.*

Voyons !... est-ce tout ?... Si j'ai oublié quelque chose, tu me le diras, je pourrai te répondre tout de suite ; tu sais que ma première lettre, bien que datée du 15 janvier, te parvient toujours d'avance, c'est-à-dire vers la fin de décembre.

Adieu donc, ma chère, à bientôt ! Je te souhaite de tout mon cœur une bonne fin d'année 1844, et prie Dieu qu'il t'accorde un bon commencement d'année 1845.

Ta bien dévouée, J. J.

Ephémérides.

Le 19 décembre 1796, *Madame, fille de Louis XVI, sort de la prison du Temple.*

Depuis la journée du 10 août, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la nièce de madame Elisabeth, la sœur du jeune et malheureux dauphin, était restée captive au Temple. De cette prison étaient sortis son père, sa mère, sa tante, pour aller à l'échafaud ; son frère n'en devait jamais sortir, car le pauvre enfant y avait subi une mort plus cruelle que celle qui tomba de la bache du bourreau. La délivrance de Madame était depuis quelque temps l'objet des négociations du cabinet autrichien. Ces négociations obtinrent un résultat ; la princesse fut mise en liberté et échangée contre les représentants français que Dumouriez avait livrés aux troupes autrichiennes.

Mosaïque.

... les rêves de la terre,
Sont les réalités des cieux.
(*Les Enfantsines.*)

Quand le Seigneur eut fait, comme un divin poème,
L'air, la terre, les eaux, les mondes radieux,
Il écrivit son nom avec le soleil même :
Signature de feu du grand livre des cieux !
[(*L'Échelle divine.*)]

La Charité, la Foi, c'est moi qui te le dis,
Ces vertus immortelles,
Nous portent, mon enfant, jusques au paradis,
Comme deux blanches ailes.
(*L'Aumône.*)

Il est doux, dans les jours de doute et de souffrance,
D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.
(*L'Enfant et le Vieillard.*)
(*Enfantes, poésies à ma fille, par M^{me} ANAIS SÉGALIS.*)

TABLE

DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

(DOUZIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

QUELQUES SOBRIQUETS ET PROVERBES, appliqués à des provinces ou à des villes de France, par feu Auguste Dumouchau, page 1. CHRONIQUE DE BRETAGNE XIV^e SIÈCLE, le *Roi de France du Blanc-Mouton*, 6^e article, par le vicomte de Marquessac, 33. — VOYAGE A L'ÎLE D'OLÉRON, par M^{me} Emma Ferrand, 63. — ESQUISSES SUR LES MONUMENTS, LES USAGES ET LES MOEURS DE L'ANCIENNE ROMÉ, 1^{er} article, par Alphonse Daumont, 97. — 2^e article, par le même, 129. — 3^e article, par le même, 161. — 4^e article, par le même, 193. — UNE LIONNE AU DÉSERT, par L. J., 225. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, *une scène au Louvre*, 7^e article, par le vicomte de Marquessac, 257. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, *le roi de Maroc*, 8^e article, par le même, 289. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, *chancellerie musulmane*, 9^e article, par le même, 321. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, *Paris*, 10^e article, par le même, 353.

REVUE LITTÉRAIRE.

Par Aymar de la Perrière.

LA RUSSIE EN 1839, par le marquis de Gustine, 2^e article, page 5. — LA RUSSIE EN 1839 par le même, 3^e et dernier article, 37. — L'ALGÉRIE. *Courrier d'Afrique, d'Orient et de la Méditerranée*, 1^{er} article 68. — DU SAVOIR-VIVRE EN FRANCE, AU XIX^e SIÈCLE, par la comtesse de Bradi, 99. — LA GRÈCE CONTINENTALE ET LA MORÉE, par J. A. Buchon, 132. — ESQUISSES ET PORTRAITS, par M. de la Roche-foucauld, duc de Doudeauville, 163. — PRÉCIS D'HISTOIRE D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE, par M^{me} Pauline Roland. — IMPRESSIONS AND OBSERVATIONS of a young person during a residence in Paris, 195. — SABINE, par M^{me} de Bawr, 228. — LA REVUE D'ORIENT, XVII^e cahier, 1^{er} article. — L'ALGÉRIE, *Courrier d'Afrique, d'Orient et de la Méditerranée*, 2^e article, 262. — *Le M^{me} Charles Roy*, 294. — LA REVUE D'ORIENT, XVIII^e cahier, 2^e article, 323. — FLEUR DES BOIS OU LES PEACHES ROUGES, par Fenimore Cooper, traduction d'Emile de la Bédollière, 338.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA FILLE DE JEPHTÉ par lord Byron, traduction de M^{me} Julie de Hulsen, page 9. — MADRIGAL, de Ferruchi, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 43. — LES CLOCHES DU SOIR, de Thomas Moore, par M^{lle} Denise Minette, 71. — LA TEMPÊTE, de Francesco Orioli, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 102. — LES CONSOLATIONS DU VIEILLARD, de *** , par le docteur Jost, 136. — LE SAMEDI DU VILLAGE, de Léopardi, par M^{me} Pauline Roland, 166. — DESTRUCTION DE SENNACHERIB, de lord Byron, par M^{lle} Denise Minette, 197. — SONNET, de Giuseppe Archangeli, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 233. — ORIGINE DU MOT LADY, de *** , par le docteur Jost, 263. — LA JACINTHE, d'Antonio Peretti, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 299. — LE MATIN, de lord Normanby, par *** , 329.

UN ADIEU, de Francesco Orioli, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 364.

EDUCATION.

LA MATINÉE DE DEUX COUSINES, 1^{re} scène, par M^{me} Alida de Savignac, page 10. — LA FILLE DU REISS, par M^{me} Julie de Hulsen, 14. — LA MATINÉE DE DEUX COUSINES, 2^e scène, par M^{me} Alida de Savignac, 43. — L'ANNEAU DU FIANCE, par M^{me} J.-J. Fouqueau de Pussy, 46. — DOLA-MÉLA, LA FIANCEE MANDINGUE, par Henri Nicolle, 72. — FONDATION DE MARSEILLE, par M^{me} Pauline Roland, 83. — L'IDA, COMTESSE DE CHRÉANGES, par M^{lle} Antoinette Quarré, 103. — MINA ET OPHÉLIE, par M^{lle} Louise Bally, 111. — LES ORPHELINES DE LA LÉGION D'HONNEUR, par M^{me} Alida de Savignac, 137. — ARTHUR WINTON, par Séverin, 167. — DE L'ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 1^{er} article, par Emile de la Bédollière, 173. — LE DERNIER BARDE, par M^{lle} Noëmi Thevenin, 198. — LA FILLE D'UN CONDAMNÉ, par Séverin, 204. — BLANCHFLEUR DE BEAUVOIR, par M^{me} Alida de Savignac, 234. — LES TROIS COUSINES, par M^{me} Eugénie Foa, 266. — SAINTE BRIGITTE, par M^{me} Emmeline Ribbecourt, 275. — LA RUE DU Puits qui parle, 4^e article, par Victor Herbin, 300. — LE DERNIER BARON DE MONTBAZON, par Octave Delaporte, 330. — LE SACHET DE BUIS BÉNIT, par Henri Nicolle, 338. — L'HÉROÏNE, par M^{me} Laure Prus, 365. — LE CHEVAL AVEUGLE, 371.

POÉSIE.

LE BUISSON D'AUBÉPINE, par M^{me} Marie Ferdinand Huart, page 20. — LES DEUX VOYAGEURS ET LE POMMIER, fable par Théodore Lorin, 36. — LES FÉES, par Ulric Guttinguer, 83. — HYMNE A L'ÉTERNEL, par M^{lle} Joséphine Maillet, 113. — PAQUES FLEURIES, par Louis Jourdan, 147. — L'AVE MARIA, par Antoni Deschamps, 177. — FABLE, par M^{me} Adèle Caldelar, 209. — LE RICHE, par Charles Poney, ouvrier maçon, 246. — A MADAME LAGRENÉE, par Henri Chevreau et Laurent Pichat, 277. — ENIGME HISTORIQUE, par Hippolyte Surville, 314. — LE JOUR DES MORTS, par Antoine Delatour, 343. — LES GRAND-MÈRES, par M^{me} Anaïs Ségas, 372.

REVUE DES THÉÂTRES.

Par M^{me} J.-J. Fouqueau de Pussy.

PIERRE LANDAIS, par Emile Souvestre, page 92. — L'ESCLAVE DU CAMOENS, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. de Flotow, 36. — LADY HARRIET, par MM. Saint-Georges et Mazillier, musique de MM. de Flotow, Burgmüller et Deldevese, 86. — MACBETH, de Shakspeare, traduction d'Emile Deschamps, 116. — LA SIRÈNE, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber, 149. — JEANNE GRAY, par M. Alexandre Soumet et M^{me} Gabrielle d'Altenheim, 177. — ANTIGONE, de Sophocle, traduction de MM. Meurice et Vacquerie, musique de Mendelssohn-Bartholdy, 209. — LES ANGLAIS EN VOYAGE, par MM. Davrecourt et Arverse, 246. — LES SEPT CHATEAUX DU DIABLE, par MM. Dennery et

Clairville, 280. — LE VAMPIRE, par M. E. Deligny, 312. — RICHARD EN PALESTINE, paroles de M. Paul Fouché, musique de M. Adolphe Adam, 343. — UNE PARISIENNE, par MM. Emile Souvestre et Dubois Davesnes, 374.

BEAUX-ARTS.

SALON, DE 1844, par M^{me} Alida de Savignac, 1^{er} article, page 122. — 2^e article, 133. — 3^e et dernier article, 183.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Par M^{me} Alida de Savignac.

1^{er} article, page 184. — 2^e article, 213. — 3^e et dernier article, 250.

MELANGES.

DES DENTELLES, par *** , page 282.

NECROLOGIE.

CASIMIR DELAVIGNE, par *** , page 23. — Madame AUGUSTIN THIERRY, par M^{me} Alida de Savignac, 218.

CORRESPONDANCE.

Par M^{me} J.-J. Fouqueau.

PLANCHE I. *Broderie* : Col au point d'armes — alphabet — tapisserie — arabesque pour coussin — chaise — tabouret — chancelière. *Couture* : Mantelet — pelisse. *Modes* : Chapeau — *Lingerie* : Bonnet. *Bonneterie* : Plastron, page 27. PLANCHE II. *Broderie* : Col — manchette — mouchoir — entre-deux. *Tapisserie* : Pantouffles. *Lingerie* : Fichu. *Ouvrage de fantaisie* : Al-lumettes. *Patron* : Cafetan pour petit garçon. *Modes* : Tour de tête, 39. PLANCHE III. *Broderie* : Aube — coin de mouchoir. *Tapisserie* : Dessin pour chaise — fauteuil — chauffeuse coussin — tabouret. *Bijouterie* : Boutons pour robes — gilets d'homme. — *Modes* : Ceinture-écharpe pour enfant, 91. PLANCHE IV. *Broderie* : Gilet d'homme — voilette — coin de mouchoir. *Couture* : Patron de corsage à revers — manche à parements — jockey — col — caraco — corsage à la Vierge — rabat, 124. PLANCHE V. *Broderie* : Canezou. *Modes* : Bonnet. *Tricot* : Couverture de lit. *Ouvrage de fantaisie* : Sachet. *Bijouterie* : Chaîne de montre — bracelet, 135. PLANCHE VI. *Broderie* : Col — manchette — mouchoir — entre-deux. *Tapisserie* : Dessin de chaise — fauteuil — tabouret — coussin. *Couture* : Manche à la religieuse, à parements. *Modes* : Ornement de bonnet — chapeau contre le soleil, 187. — PLANCHE VII. *Broderie* : Alphabet — dessin de nappe d'autel — coin de mouchoir. *Ouvrage de fantaisie* : Valise à ouvrage, 219. PLANCHE VIII. *Broderie* : Entre-deux — bourse de quêteuse. *Tapisserie* : Descente de lit, en canevassicelle. *Lingerie* : Manches bouillonnées. *Couture* : Patron de robes — de corset, *Passementerie* : Frange. *Bijoux* : Serre-gants, 252. PLANCHE IX. *Broderie* : Fichu — canezou — entre-deux — sac. *Tapisserie* : Tapis passage, canevassicelle. *Jouet d'enfant* : Balle allemande, 262. PLANCHE X. *Broderie* : Coin de mouchoir — semé. *Lingerie* : Chemise de femme — manche — manchette. *Tapisserie* : Escarcelle, 315. PLANCHE XI. *Broderie* : Col coin de mouchoir — képy. *Tapisserie* : bre-

telles. *Ouvrage de fantaisie* : Rond de serviette — cabas en raconi. *Lingerie* : Pièce d'épaule pour chemise de femme — bonnet de nuit — bonnet du matin, 346. PLANCHE XII. *Broderie* : Pantouffles — coin de mouchoir — semé. *Tapisserie* : Bretelles. *Ouvrage de fantaisie* : Guipure. *Modes* : Ornaments de bonnet — agrafe. *Couture* : Corsage amazone — corsage à la grecque — pardessus et sa pèlerine, 377.

EPHEMERIDES.

JANVIER. Epiphanie ou fête des Rois, page 32. — FÉVRIER. Adoption de la réforme grégorienne en France, 63. — MARS. Fête de Vesta, 95. — AVRIL. Mort de Laure de Noves, 127. — MAI. Création de l'Université impériale, 160. — JUIN. Le titre de pape attribué exclusivement par Grégoire VII à l'évêque de Rome, 191. — JUILLET. Edit de Louis XI, pour faire éclairer Paris, 223. — AOUT. Exécution d'Etienne Dillet, 256. — SEPTEMBRE. Exécution du faux Martinguerre. — OCTOBRE. Mort du pape Calixte I^{er}. — NOVEMBRE. Ordonnance sur l'heure et la durée des spectacles. — DÉCEMBRE. Madame, fille de Louis XVI, sort du Temple, 382.

MOSAÏQUE.

FUNÉRAILLE DE CASIMIR DELAVIGNE, page 32. — LES HACHES, imité de l'allemand, par le docteur Jost. — LES TOURNOIS, par Henri Prat, 64. — LA POLITESSE ET LA CIVILITÉ, par M^{me} Laure Prus, 69. — LA FRATERNITÉ D'ARMES. — LA CITADELLE DE BISKRA, 191. — ORIGINE DE LA FÊTE DIEU. — LE PARTAGE DE LA TERRE, par Schiller, traduction de M^{lle} de Beauchamp, 223. — LA MOUCHE ET L'ABEILLE, par Thiedge, traduction de M^{me} Elisabeth Beeher, 288.

LITHOGRAPHIES.

Par A. Deveria.

LA FILLE DU REISS, page 1. — L'ANNEAU DU FIANCÉ, 33. — LE DERNIER BARDE, 194. — BERTHE, 289. — LE SACHET DE BUIS BÉNIT, 321.

GRAVURES.

Dessinées par A. de T., gravées par Damours. SALON DE 1844. LE CHAPELET, d'après le tableau de M^{me} Mathilde Lagache, page 129. — SAINTE GENEVIÈVE CONSACRÉE À DIEU, d'après le tableau de Lelièvre, 161.

MODES.

Gravées par Damours.

MODES DE PRINTEMPS, page 97. — MODES D'ÉTÉ, 225. — MODES D'AUTOMNE, 353.

ROMANCE.

À LA VIERGE, paroles de M. Jules Gauthier, musique de M. Pierre de Lacretelle, gravée par M^{lle} Damours, page 97.

QUADRILLE.

MADemoiselle DE LA VALLIÈRE, par Billard, gravé par M^{lle} Damours, page 260.

REBUS.

PLANCHE VII : Diversité c'est ma devise. PLANCHE VIII : Il n'y a pas de roses sans épines. — PLANCHE IX. L'espérance est le dernier soutien de l'homme. PLANCHE X : Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder. PLANCHE XI. La poule ne doit point chanter devant le coq. PLANCHE XII : A trompeur trompeur et demi.